

la presse

plus

□ MONTRÉAL
29 septembre 1984
Volume 2
numéro 39

C'est parti

Il fallait le faire: reconstituer patiemment l'emploi du temps de Brian Mulroney depuis ce jour désormais historique du 4 septembre où le peuple canadien décidait de poser entre ses mains les rênes du pouvoir fédéral.

Michel Vastel à Ottawa s'est employé à cette tâche peu commune et livre aux lecteurs de **plus** cette semaine le fruit de sa démarche (pages 2 à 5). Vastel s'est contenté d'une recension — heure par heure parfois — des contacts, noués ou renoués, par le nouveau premier ministre du Canada durant ces premiers 25 jours suivant son élection.

En filigrane de cette lecture, on commencera à apprécier le style de Mulroney: il s'en dégage avant tout un sens peu commun de la discipline, une poigne de fer que l'imagerie ambiante d'une campagne à la chefferie, puis d'une campagne électorale, ne laissait pas deviner.

Il en ressort également, note Vastel, que le premier ministre affectionne un style de gouvernement à la fois «ostensiblement public et singulièrement secret».

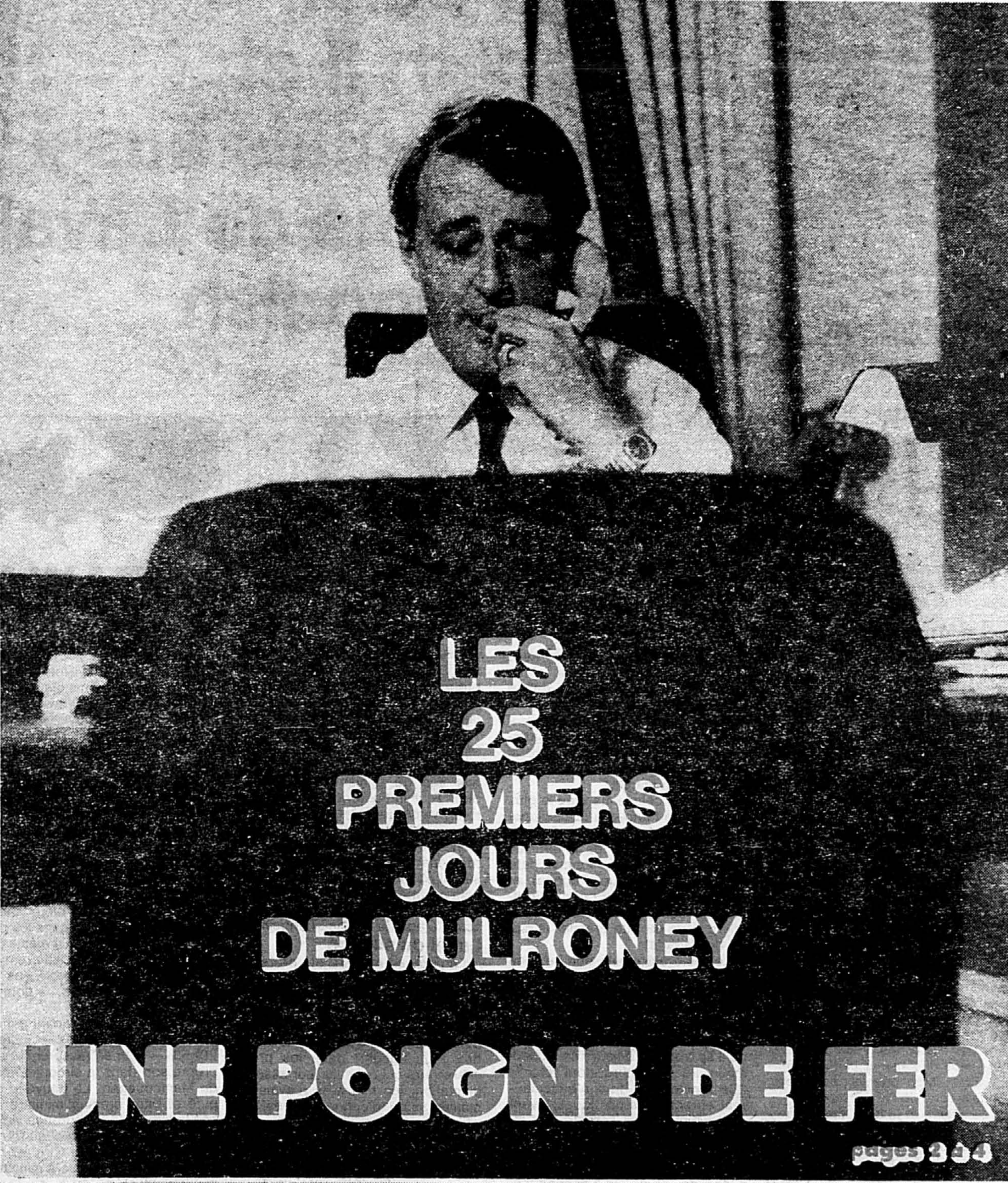
Au terme de ces premiers 25 jours, Brian Mulroney prend, à compter de demain, un brin de vacances.

Autre événement que souligne **plus** cette semaine: les quatre premiers mois du président du Salvador, Napoleon Duarte. Édith Coron fait, en page 7, le bilan de son action: succès non négligeable en politique étrangère, mais difficultés croissantes au plan intérieur, en dépit d'une accalmie sur le front de l'extrême-droite.

De son côté, Jean-François Lisée à Paris, fait le point, en page 6, de la rupture définitive de l'union de la gauche en France, par suite de la décision des communistes cet été de quitter le gouvernement.

Quant au premier ministre Lévesque, il se trouve en Asie depuis deux jours pour un voyage qui lui rappelle sans doute l'époque dramatique de la guerre de Corée, alors qu'il y travaillait comme correspondant de presse, mais qui représente aussi la promesse de contrats lucratifs pour la brochette d'hommes d'affaires québécois qui l'accompagnent, note Georges Baumgartner en page 8.

Enfin, si les Québécois s'ouvrent au commerce international, de nouvelles générations s'adonnent en même temps à des travaux moins prosaïques. Témoin cette équipe d'archéologues d'ici qui, avec des confrères d'autres pays, se livrent actuellement à la mise au jour des ruines de cette ville célèbre de l'Antiquité que fut Carthage. Le reportage de René Viau en pages 10 et 11.



LES 25 PREMIERS JOURS DE MULRONEY

UNE POIGNE DE FER

pages 2 à 4

photo Antoine Deslats, PLUS

SPÉCIAL

la presse **plus**

LES 15 ANS DE L'UQAM

L'EMPIRE DES SENS

Serge Grenier



MAGASINAGE

Que rien ne bouge

Rue Sainte-Catherine, donnant sur un square Phillips dominé par la statue du gros Edouard VII, Birks. Le roi de l'argenterie compte une douzaine de succursales dans les centres commerciaux du grand Montréal, plus récentes, moins guidées, mais aucune d'entre elles ne possède l'ailure de la maison-mère: les mêmes vieux murs, les mêmes comptoirs de bois qu'autrefois. Vendeurs à cravate stricte, vendeuses à impeccable corsage, agent de sécurité bien en évidence, clientèle pas toujours très jeune, horloges grand-père, l'or, l'argent, le bronze. Une autre institution canadienne qui a traversé sans mal toutes les guerres et toutes les crises: Laura Secord. Toujours les mêmes vendeuses, très dignes dans leur costume blanc, qui connaissent toutes les variétés de chocolat sur le bout de leur langue. Des centaines de succursales de Terre-Neuve à Victoria; plus d'une trentaine dans la région de Montréal: un centre commercial sans Laura Secord, ce n'est pas un centre commercial. Laura connaît depuis quelques années un regain de jeunesse avec sa crème glacée. L'été, angle Peel et Sainte-Catherine, on fait la queue pour ses cornets à deux boules.

PARTY

36 chandelles

Trente-six ou 2000, les spécialistes de l'événement, Blais, David et Cie, de la rue Cartier, vont vous arranger ça. Ils versent des pluies de ballons sur les congressistes des partis politiques, ils construisent des gâteaux géants, ils transforment votre maison en emballage-cadeau, ils enrubannent des édifices, rien de ce qui est fête ne leur est étranger. Votre idée est trop folle? Rien à craindre: ils sont encore plus fous que ça. Même Jean-Paul II a pu apprécier leur know-how: ils avaient décoré l'édifice de la CECM, rue Sherbrooke est.

PROMENADE

Les pommes de la route

Sain loisir d'automne: aller aux pommes. Les dimanches de septembre, les Montréalais se pres-

sent sur la route de Rougemont afin d'aller admirer ces arbres dont les branches ploient sous le poids des fruits mûrs. Ah, toutes ces tartes, cette compote, ce cidre! An apple a day keeps the doctor away. C'est une chose de les acheter au marché; c'en est une autre de cueillir soi-même le fruit permis. Quelques pomiculteurs ont compris cette vérité et laissent aux citadins le plaisir de ce faire. Cueillir la pomme, la troyer pour la rendre luisante, la mordre. Ce bruit! Ces petites routes sinueuses et ces splendides vergers à flanc de colline: le paradis sur terre.

JOURNAL

E. D. le backbencher

Résolution de la semaine: couper dans les dépenses. Ma passe de Via Rail, je vais m'en servir au coton. M. Jelinek a annoncé l'abolition de Loto Select Baseball. Bonne affaire. Ça perdait de l'argent sans bon sens, sans compter que j'ai jamais compris comment ça marchait. Alors que quand tu grattes, t'es peut-être obligé de te nettoyer les ongles, mais au moins tu le sais tout de suite que tu gagnes rien. Lundi. Serrer des lettres, signer des mains. J'achève de remercier mes électeurs. Je ne les remercierai jamais assez. J'ai eu mon premier cours d'anglais aujourd'hui. Ça va très bien. It goes very well. Ça m'a tout l'air que Mackasey ira pas au Portugal. Suggérer à Joe Clark de l'envoyer au Liban? En une semaine, M. Mulroney a rencontré le pape, la reine et le président des États-Unis. Que j'ai donc hâte au caucus pour lui serrer la main. Mardi. Me renseigner pour savoir si j'ai droit au titre d'honorable. L'honorable E. D., ça, ça garnit un curriculum vitae. Mercredi. 281 noms de députés et de comités à apprendre par cœur, c'est du monde à la messe. Sans parler des noms à coucher dehors: Mazankowski, Nhatyshyn. C'est écoeurant. Jeudi. Mackenzie King lisait dans une boule de cristal et ça l'a pas empêché d'être premier ministre pendant 20 ans. Aller me faire tirer aux cartes. Vendredi. Le Parlement va siéger à partir du 5 novembre. Mon premier discours est déjà écrit. Je l'ai fait taper par ma secrétaire et je lui ai demandé ce qu'elle en pensait. Elle m'a dit qu'il était bon et original, mais que la partie qui était bonne n'était pas originale et que la partie qui était originale n'était pas bonne. Résolution pour la semaine prochaine: changer de secrétaire.

LES 25 PREMIERS JOURS DE MULRONEY

Jean-Paul II, Elizabeth II et Reagan, mais aussi les copains de Laval et d'Antigonish



Michel Vastel



Une audience privée avec le Pape, un dîner intime avec la Reine, un déjeuner de travail avec le président des États-Unis: il n'y a pas un premier ministre du Canada qui ait eu un agenda aussi chargé dans les huit premiers jours de son mandat.

Ajoutez à cela le mariage le plus mondain de l'année à la basilique Notre-Dame (celui de la fille de Paul Desmarais) et les funérailles intimes d'un ami de longue date (celles de Rodrigue Pageau) et c'est à peu près tout ce que l'opinion publique connaît des 25 premiers jours du 18e premier ministre du Canada!

Le reste est moins notoire: une suite de réunions secrètes avec les camarades de l'université Laval (Bernard Roy, Jean Bazin) ou de l'université Saint François-Xavier (Fred Doucet), cette université où il se trouve d'ailleurs ce samedi matin, 29 septembre, pour fêter le 25e anniversaire de son baccalauréat en sciences politiques; avant de s'envoler pour Toronto où l'attend un autre repas officiel avec la Reine sur le yacht Britannia. Ces 25 jours, ce furent aussi des centaines de coups de téléphone: à des amis conservateurs et à d'anciens adversaires libéraux. Diriger le pays, c'est aussi tout ça.

Un jeune ministre des Maritimes qui, comme Brian Mulroney, en était à sa première réunion de cabinet affirme avoir été «très impressionné»: Brian a dirigé cette

première réunion comme si ça faisait dix ans qu'il était premier ministre. À cette réunion, Brian Mulroney a peu parlé, surtout laissé ses principaux lieutenants — Eric Nielsen, Sinclair Stevens, Michael Wilson — exposer le sérieux de la situation et écouté ce que ses 39 ministres avaient à dire. Tout indique que Brian Mulroney va diriger son gouvernement comme Hanna Mining le laissait mener l'Iron Ore: ses ministres auront une corde très longue mais seront étroitement surveillés par le petit groupe d'intimes qui entoureront le premier ministre au troisième étage de l'édifice Langevin.

La loi du silence

La prise en mains a été brutale: pas un seul ministre ne donnera de longues entrevues avant que le «chef» lui-même n'ait parlé, c'est-à-dire jusqu'au discours du Trône attendu pour le début de novembre. Plus encore: dans les premiers jours qui ont suivi leur assermentation, les ministres n'avaient même pas de téléphone et c'est le whip lui-même qui filtrait les appels de l'extérieur!

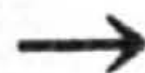
Dans ces conditions, il est difficile de reconstituer les 25 premiers jours de Brian Mulroney: tout le monde a peur de parler aux journalistes et, contrairement à ce qui se passe aux États-Unis, le porte-parole du premier ministre — Bill Fox — ne vient pas chaque midi donner un compte rendu détaillé des activités de son patron.

En filigrane de cette histoire

d'apparitions très publiques sous les feux de la télévision et de réunions secrètes dans les suites du Château Laurier à Ottawa se dessine un style de gouvernement: un côté ostensiblement public et un autre singulièrement secret simultanément.

Mardi 4 septembre, 19h36 — L'un des nombreux téléphones installés dans la suite de Brian Mulroney au Manoir de Baie Combeau confirme ce que les sondages du parti prévoyaient: Radio-Canada annonce l'élection d'un gouvernement conservateur majoritaire. Le «tonnerre bleu» balaie tout sur son passage dans les provinces de l'Est et il n'est même pas nécessaire d'attendre les premiers résultats des deux provinces du centre — 170 comtés — pour se rassurer.

Mulroney doit cependant patienter 77 longues minutes — jusqu'à 20h53 — pour se rassurer sur son propre sort dans la circonscription de Manicouagan. Le nouveau député et futur premier ministre n'a pas le temps de savourer sa victoire, le téléphone ne dérougit (ou ne «débleuit»?) pas: l'un après l'autre, les sept premiers ministres conservateurs du pays, de Terre-Neuve à l'Alberta, veulent le féliciter, lui offrir leur collaboration, lui proposer (déjà) un agenda de travail. Peter Lougheed, par exemple, lui promet d'être patient et de ne pas le bousculer pour la reprise



Appeler Bourassa, Lévesque... ne jamais laisser d'ennemis derrière

ronney «brunche» en compagnie de son épouse et de quelques intimes. Un employé du Manoir se précipite vers sa table: «La Maison-Blanche au téléphone, monsieur le premier ministre!» Fait sans précédent dans les annales des relations canado-américaines, le président des États-Unis invite Mulroney au plus pressant. «Après le pape, répond-il, et avant mes vacances.» La semaine d'ouverture de l'Assemblée générale des Nations Unies convient le mieux puisqu'elle sera marquée par un formidable chassé-croisé diplomatique qui servira les intérêts politiques de Reagan et de Mulroney.

Le premier ministre ne retourne même pas à ses invités. Avant de partir pour Sept-Îles, il se lance dans une longue série d'appels téléphoniques: à ses principaux candidats, pour les féliciter; à quelques vedettes libérales du Québec, pour s'excuser («je ne voulais pas que tu sois défait», dira-t-il à un ancien ministre. La magnanimité des forts. Les candidats con-

servateurs élus «par accident» devront pour leur part se contenter d'un télégramme. Mulroney appelle encore Robert Bourassa et les deux hommes se promettent de «garder le contact».

Dans l'après-midi, c'est le dernier vol de Manicouagan I (le 727 d'Air Canada dans lequel Mulroney vient de passer 55 jours), l'accueil triomphal à l'aéroport d'Ottawa et le retour à Stornoway, cette petite rue de Rockliffe qu'il partage avec quelques diplomates français et suisses et son ancien chef, Robert Stanfield.

René en ligne

Jeudi 6 septembre — En attendant Gordon Osbaldeston, greffier du Conseil privé, Brian Mulroney en profite pour appeler René Lévesque. Le nouveau premier ministre du Canada informe son collègue du Québec qu'il conservera le dossier des relations fédérales-provinciales pour lui, qu'il ne nommera donc pas de ministre responsable et qu'il songe à demander à

Arthur Tremblay de débroussailler le terrain.

Gordon Osbaldeston remet à Brian Mulroney cinq gros classeurs préparés par le comité de sous-ministres chargé de la transition. Plusieurs pages sont les mêmes que celles qu'on avait remises, deux mois plus tôt, à John Turner. Le chef libéral, après les avoir consultées, avait confié à un intime: «On m'a remis là un sac de m...». Brian Mulroney, lui, révèle que les documents officiels du gouvernement contenaient «bien des mauvaises surprises». Quelques jours plus tard, son ministre des Finances confirmera que les conservateurs «ont un paquet de problèmes devant eux».

Vendredi 7 septembre — Mulroney et les membres du comité de transition — Norm Atkins, l'homme de la «big blue machine» de

l'Ontario, Jean Bazin, Fred Doucet, Bill Jarvis, un ancien fidèle de Joe Clark, Charles MacMillan, Bill Neville, ancien secrétaire principal de Joe Clark — ont leur première vraie réunion de travail.

Les décisions

Les résultats surprenants de l'élection — 211 députés à satisfaire — et les «mauvaises surprises» réservées par le greffier du Conseil privé obligent le comité à modifier la stratégie prévue et à se concentrer d'abord sur l'organisation du gouvernement. Il y aura de 35 à 40 ministres et, avec un tel nombre, la structure des comités du cabinet sera plus importante que jamais.

On se résigne, par exemple, à donner les Affaires extérieures à Joe Clark mais on abolit le comité



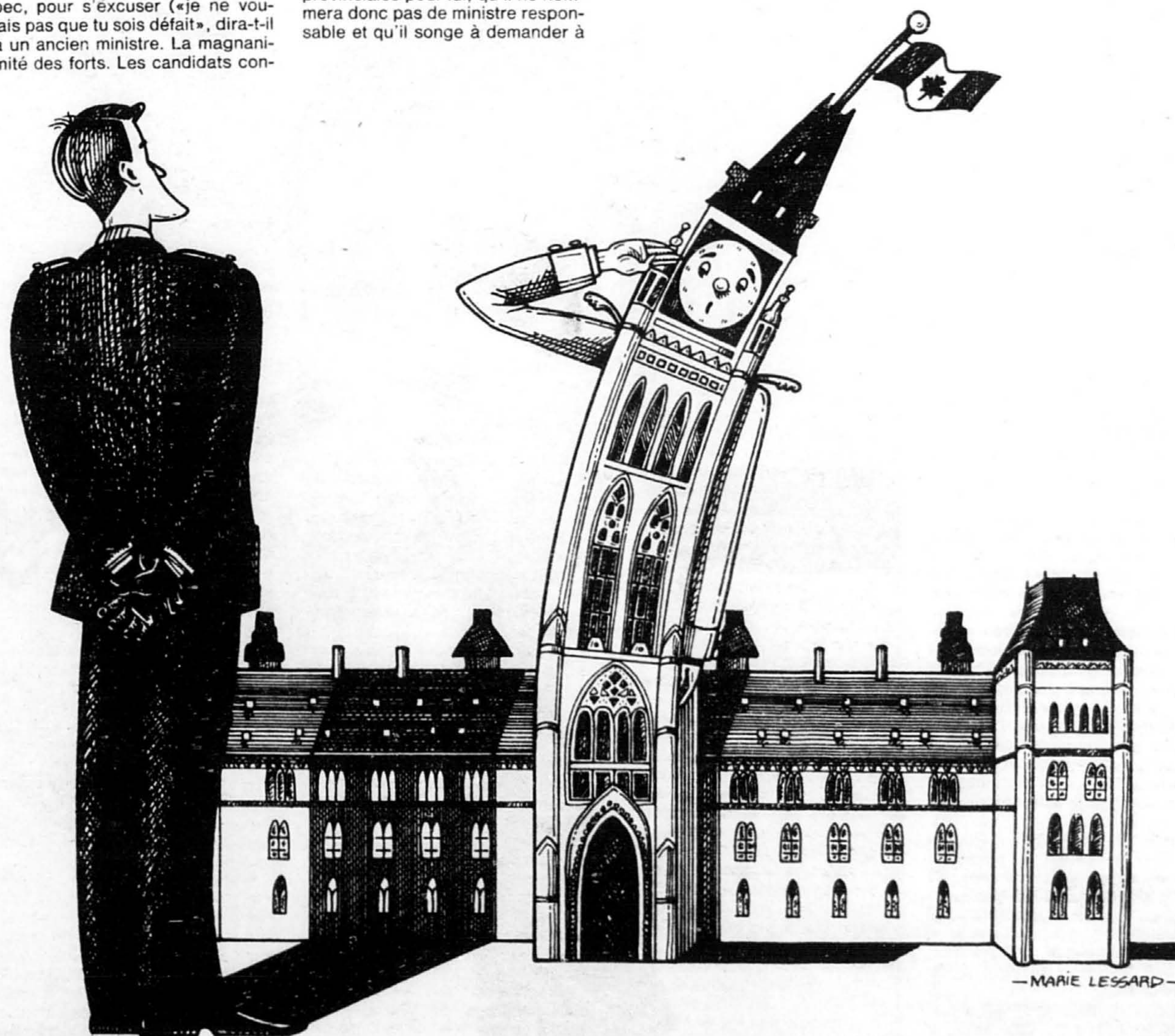
des négociations sur le Programme énergétique national. Brian Peckford, comme toujours, se montre plus impatient et rappelle que le prochain premier ministre, alors chef de l'Opposition, avait signé une entente de principe sur le développement du gisement d'Hibernia dans l'Atlantique.

Les hommages

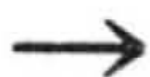
Tout en révisant les notes de son discours, Brian Mulroney reçoit les félicitations de tous ses proches collaborateurs: Charles MacMillan, son conseiller politique, Fred Doucet, Bill Fox et tous les amis du Québec, l'avocat Lucien Bouchard de Chicoutimi, Bernard Roy, Jean Bazin, Michel Cogger, François Roberge le gérant du Ritz et même Rodrigue Pagueau que l'on a littéralement traîné sur une civière de son hôpital de Montréal.

Mulroney devra attendre jusqu'au... lendemain, à 0 h 20, pour que John Turner concède officiellement sa défaite et reconnaisse que «d'un bout à l'autre du pays, le message est clair!» Pendant que le chef libéral étire un long discours sur le petit écran, Brian Mulroney se dirige vers la patinoire de Baie Comeau, pleine à craquer d'une foule surexcitée. Ce n'est que le commencement d'une longue célébration qui va se prolonger jusqu'à 4 heures du matin.

Mercredi 5 septembre — Mul-



Le processus tout à fait inhabituel de désignation des ministres



du cabinet sur la politique extérieure et la défense: Joe Clark se rapportera directement au chef, Brian Mulroney, tandis que Sinclair Stevens recevra, en lot de consolation, le contrôle de la politique commerciale. On abolit aussi le comité sur la Justice et désigne John Crosbie au puissant comité des Priorités.

Le comité de transition a prévu un ménage gigantesque: on confiera donc le «Comité spécial du Conseil» — on le surnomme déjà «l'aspirateur» — à Eric Neilsen qui a la double qualité d'être assez vieux pour ne plus avoir d'ambitions politiques et de haïr, parfois jusqu'à l'hystérie, les libéraux. C'est lui qui sera chargé de passer à l'aspirateur quelques institutions de l'ancien régime comme Loto Select ou le Centre d'information sur l'unité canadienne, de même que quelques cibles connues comme Maurice Strong, Jack Horner, ou Bryce MacKasey.

Pour compléter ce travail de nettoyage, un autre comité, présidé par un autre vieil ami du chef, Peter White, se charge de dénicher la relève: ils ont préparé une liste de 1200 noms qui vont du plus prestigieux poste — la présidence de Radio-Canada — à la fonction de simple secrétaire. Rien n'est laissé au hasard.

Les «ministrables»

Vers la fin de la journée, le groupe commence à avoir une bonne idée de la structure du gouvernement. Une liste de 50 «ministrables» est en outre établie et immédiatement transmise à la GRC pour qu'elle fouille dans le passé de ces hommes et vérifie que rien ne compromet leur avenir de ministre.

Samedi 8 septembre — Mulroney et son épouse profitent du mariage de la fille de Paul Desmarais pour s'accorder une journée de détente en compagnie de vieux amis de la politique — comme Jean Chrétien et Pierre Trudeau — ou du spectacle — comme Robert Charlebois et Maureen Forrester.

Dimanche 9 septembre — Plutôt que d'accompagner John Turner à l'accueil du pape à Québec — «Il n'y a qu'un premier ministre à la fois au Canada» — Brian Mulroney rentre à Ottawa. Les deux heures de route lui permettent, en compagnie de Jean Bazin, de dresser la liste des dix ministres du Québec et de leurs principales responsabilités.

Lundi 10 septembre — Pour la première fois depuis les élections, Brian Mulroney et John Turner discutent de la passation des pouvoirs. La date, le 17 septembre, ne surprend personne, pas même le gouverneur général, Jeanne Sauvée, que Mulroney se rend visiter sur le champ.

Le premier ministre prend quand même le temps de rencontrer le sous-ministre des Finances, Mickey Cohen. Les nouvelles sont

tellement mauvaises qu'il lui donne l'ordre illico de commencer à préparer Michael Wilson à ses responsabilités. Cohen devient ainsi l'un des nombreux sous-ministres qui seront informés du nom de leur nouveau patron avant même l'ensemble du cabinet et le reste du pays.

À Québec, Jeanne Sauvée pose à Brian Mulroney la question rituelle: «Pensez-vous être en mesure de former un cabinet et d'obtenir la confiance du Parlement?» Ayant à l'esprit la liste de ses 210 députés, Mulroney répond, pince-sans-rire: «Je ferai de mon mieux!»

Les Québécois

Mulroney ordonne au Jetstar du gouvernement, gracieuseté de John Turner, de l'attendre jusqu'au lendemain. Le chef conser-

vateur commence une longue série d'entretiens secrets qui mèneront à la formation de son premier cabinet. Il rencontre à l'hôtel Le Concorde dans la vieille Capitale les ministrables de la région — Monique Vézina, Benoît Bouchard, Michel Côté — leur demande s'ils seraient satisfaits des Relations extérieures, des Transports et de la Consommation et des Corporations; les avertit que, s'ils parlent prématurément, ils seront rayés de la liste d'ici le lundi suivant, et leur fait promettre de se mettre à l'anglais.

(Il semble que Mulroney demandera plus tard dans la semaine la même chose à quelques candidats-ministres notoirement unilingues comme John Crosbie ou Jake Epp. Le message est clair:

«Si vous voulez vous assurer d'un bel avenir dans mon gouvernement, devenez bilingue.»)

Brian Mulroney paraît vouloir rétablir le service de traduction simultanée au Conseil des ministres, mais toutes les affaires importantes se traiteront dans les comités du cabinet où, idéalement, chacun devrait être en mesure d'utiliser sa langue. Dans les faits, ces comités, même sous Trudeau, ont toujours été unilingues anglais.

Mardi 11 septembre — Toujours à Québec, Mulroney passe de longs moments avec son ancien collègue de Laval, Bernard Roy. Le premier ministre veut en faire son secrétaire principal mais l'associé de l'étude Ogilvy, Renault à Montréal se fait tirer l'oreille. Il a promis à qui voulait l'enten-

dre — y compris au correspondant de PLUS en juillet — qu'il n'irait jamais à Ottawa, qu'il n'était pas fait pour la politique et qu'il retournerait, dès le 5 septembre, à son bureau d'avocat. C'était compter sans le pouvoir de persuasion de Brian Mulroney qui, le 17 septembre au soir, réussira enfin à le convaincre, de même qu'il dissuadera Bill Fox, un ancien du *Montreal Star*, de retourner au journalisme immédiatement.

On déménage!

Mercredi 12, jeudi 13 et vendredi 14 septembre — Convaincus que rien n'échappe aux journalistes tant que les choses se passent à l'édifice Langevin ou à celui du Parlement, Mulroney et son comité de transition déménagent aux cinquième et sixième étages du Château Laurier. Mercredi, il réussira ainsi à rencontrer six ministrables, quatorze le jeudi et encore quelques autres le vendredi.

Le scénario est le même à chaque fois: on ordonne aux ministres pressentis de se rendre dans une chambre du deuxième ou du troisième étage et d'attendre là qu'on vienne les chercher. Un des membres du comité de transition vient alors chercher le futur ministre et le conduit à la suite de Mulroney. L'entretien dure de 15 à 45 minutes et, à chaque fois, c'est le même échange: satisfaction du portefeuille? Aucun conflit d'intérêt en vue? Promesse du secret le plus absolu?

Tandis que le même adjoint reconduit ce ministre à sa chambre, un autre part chercher un autre candidat et ainsi de suite. Les députés ainsi convoqués au Château Laurier ne se sont jamais rencontrés et plusieurs d'entre eux ignoraient la composition complète du cabinet jusqu'à ce qu'ils se présentent à Rideau Hall, le lundi suivant.

Pendant ce temps-là, Mila Mulroney en profite pour s'initier au 24 Sussex Drive en compagnie de Geills Turner et de faire elle-même les honneurs de Stornoway à l'épouse du nouveau chef de l'Opposition. Le déménagement des Mulroney à la Résidence du premier ministre ne se fera pas avant six ou sept semaines. La maison de 30 pièces — huit salles de bain — en sera à son quatrième occupant depuis seulement cinq ans (les Trudeau, les Clark, les Turner et les Mulroney). Il faudra notamment redécorer le salon et la salle à manger pour l'adapter aux besoins des nouveaux locataires: ils préfèrent les cocktails aux dîners formels, et arranger les chambres aux goûts des trois enfants Mulroney. On s'attend à ce que la piscine et le sauna, installé pour Trudeau en 1975, soient très occupés puisque Brian Mulroney y a déjà invité tous ses amis de Baie Comeau: «Tout ce qu'il faut appor-



photo Antoine Desilets, PLUS





photo Antoine Desilets, PLUS

ter, c'est sa serviette de bain», a-t-il indiqué pendant la campagne.

Un gouvernement

Le soir du vendredi 14 septembre, la liste complète du premier cabinet Mulroney est définitivement arrêtée, de même que la composition des comités du cabinet. On se rend compte que les «hommes forts du cabinet», outre Michael Wilson et Eric Nielsen, seront les présidents du comité économique, Sinclair Stevens, et celui du développement social, Jake Epp. Au Québec, celui qui émerge comme le successeur de Marc Lalonde est Marcel Masse, membre des trois comités importants: priorités et planification, développement économique et développement social.

Samedi 15 septembre — Journée plutôt difficile pour le premier ministre qui perd, déjà, un ami fidèle: Rodrigue Pageau. Après les funérailles officielles, il s'éclipse et se rend à une réception intime de la famille. Là, il retrouve tous les Québécois qui, depuis 1976 et sa première tentative de prendre la direction du Parti conservateur, ne l'ont jamais quitté.

Dimanche 16 septembre — Rentré à Ottawa, Brian Mulroney prépare sa rencontre avec Jeanne Sauvé alors qu'il viendra officiellement lui soumettre la liste de son cabinet. Il en profite pour parler personnellement à quelques députés qui n'en feront pas partie. A certains, il promet que ce sera pour la prochaine fois.

Cette série d'appels, comme ceux du soir et du lendemain des élections, montrent, selon ses proches, la vraie personnalité du nouveau prochain premier ministre: il ne veut jamais laisser d'ennemis derrière lui. Comme le souligne un autre: «Brian est comme un comédien, il a besoin de se sentir aimé.»

Lundi 17 septembre — Longue journée de célébrations. Le tout commence avec la cérémonie de l'assermentation à Rideau Hall. C'est en même temps la grande réconciliation de tous les clans du parti: les anciens de l'époque Diefenbaker, les fidèles de Joe Clark, et la nouvelle génération. Même les anciens adversaires — John Crosbie, David Crombie — seront là, quoiqu'en liberté surveillée. En somme, comme le confie un des lieutenants de Mulroney: «Tout le monde est là. On oublie le passé.

Chacun a une chance de se racher ou de faire ses preuves.»

Au travail!

Aussitôt après la cérémonie, les ministres sont immédiatement convoqués à une première séance de travail. Ce n'est pas tant qu'on veuille les arracher à la presse, mais plutôt que le premier ministre veut d'emblée fixer les règles du jeu: «C'est moi qui nomme les sous-ministres, a-t-il rappelé, et il vous appartient de me démontrer qu'ils ne font pas votre affaire.» De plus, il interdit à quiconque de faire quelque déclaration publique que ce soit avant la présentation du Discours du Trône, le 5 novembre prochain. Enfin, il informe ses ministres qu'Eric Nielsen sera chargé de «l'aspirateur». «Que chacun fasse son travail dans son ministère, conclut Mulroney. Eric et moi nous chargerons du reste.»

Le soir, au Centre national des arts, Mulroney reçoit au champagne: près de 2000 amis du Parti conservateur. Il s'y serre beaucoup de mains, s'y circule beaucoup de curriculum vitae. Le pouvoir, plus que le champagne, enivre les invités et attire les lobbyistes. Mulroney s'éclipse très vite, après un bref discours de circonstance: il lui reste encore à arracher l'accord définitif de Bernard Roy.

Mardi 18 septembre — Première réunion formelle du Conseil des ministres. On leur confirme que les nouvelles sont mauvaises et qu'il faudra jouer très serré. Le comité de transition explique aux ministres leur programme des prochaines semaines, (l'emploi du temps est à peu près le même pour tout le monde): rencontre du sous-ministre pour lui signifier — lorsqu'elles existent — quelles sont les priorités du parti. Rencontre des directeurs généraux du ministère puis des nombreuses sociétés de la Couronne qui en dépendent. Tournée des principales clientèles du ministère, associations, chambres de commerce, grandes centrales syndicales. Tournée des homologues provinciaux. Séances de travail avec les ministres et les députés intéressés au secteur politique dont traite le ministère. Chaque ministre devra être prêt, d'ici la mi-octobre, à indiquer ses priorités pour le Discours du Trône. Entretemps, toute nomination de nouveau personnel doit obtenir le feu vert du comité de Peter White, Finlay MacDonald et Jean Piggott, et être approuvée par le comité

«aspirateur-purificateur d'air» présidé par Eric Nielsen.

Choc culturel

Mercredi 19 septembre — C'est la journée des députés et le premier choc culturel pour plusieurs d'entre eux. Le caucus conservateur a en général utilisé des services de traduction simultanée mais avec seulement quatre sénateurs et un député, on pouvait s'en passer. Cette fois, les députés comme Dan Mackenzie ou Bill Domm portent les écouteurs: non seulement plusieurs de 58 députés québécois parlent en français, mais en outre le chef lui-même, Jean Bazin et Michel Gratton (secrétaire de presse) s'adressent aux députés en français.

Brian Mulroney se rend le même jour faire une courte visite de courtoisie à Ed Broadbent. L'objectif: s'assurer que les néo-démocrates ne prolongeront pas indûment l'examen de certains projets de loi hérités de l'ancien gouvernement et qu'il faudra adopter au plus tôt. On y parle aussi du prochain président des Communes, John Bosley, député de la région torontoise.

Le soir, c'est la réception à Rideau Hall avec le pape et l'ensemble du corps diplomatique installé à Ottawa. Une fois de plus, Brian Mulroney évite de se mêler à cette foule de curieux et se retire très tôt. Diplomates et hauts fonctionnaires devront se contenter des petits fours.

Jeudi 20 septembre — Pendant que le pape rencontre à huis-clos l'Assemblée des évêques catholiques, le Comité des priorités passe aux choses sérieuses. Les agences trop identifiées au pouvoir libéral commencent à tomber de même que quelques présidents de sociétés de la Couronne. Wilson, déçu, ne parvient pas à obtenir une décision du groupe sur le sort qu'il faut réserver aux taxes décrétées par Marc Lalonde en avril 1983, et qui doivent entrer en vigueur le 1er octobre.

Arrivent les bleus

Vendredi 21 septembre — Mulroney profite de la visite au Canada du secrétaire du Commonwealth pour s'entretenir avec lui à Toronto. Il aura en outre une longue conversation avec le président du parti, Peter Elzinga et, le soir, un dîner très privé avec Bill Davis et quelques hommes-clés de la

«big blue machine»: Norman Atkins, Hugh Segal, John Laschinger et Michael Meighen.

Samedi 22 et dimanche 23 septembre — Il semble bien que ce soit le premier week-end de repos des Mulroneys encore qu'il doit préparer sa visite à Washington.

Lundi 24 septembre — Mulroney s'envole vers Moncton pour y accueillir la Reine. Il en profite pour visiter Richard Hatfield. Celui-ci se plaint une fois de plus que Mulroney n'ait nommé aucun francophone hors-Québec, et surtout pas un seul Acadien, au cabinet fédéral. Le soir, le premier ministre dîne en privé avec la Reine et s'envole immédiatement vers Washington où il tient à passer la nuit.

Mardi 25 septembre — Le premier ministre a d'abord un entretien d'environ une demi-heure avec le président des États-Unis dans le salon Ovale puis un lunch de travail d'une cinquantaine de minutes. Une rencontre était également prévue avec le candidat démocrate, Walter Mondale.

Mercredi 26 septembre — Encore une journée officielle sous les feux de la télévision puisque la Reine visite la capitale nationale.

Jeudi 27 septembre — C'est la deuxième réunion du Comité des priorités et de la planification. On doit procéder à un premier remaniement des sous-ministres, prévu depuis longtemps par les libéraux eux-mêmes.

Le premier ministre complète en outre les nominations à son bureau personnel qui comprendra également Charles MacMillan, responsable de la future stratégie industrielle du gouvernement conservateur.

Vendredi 28 et samedi 29 septembre — Brian Mulroney est surtout tributaire de l'agenda de la Reine qu'il rejoint une fois de plus à Toronto. Il s'éclipsera malgré tout ce matin pour aller visiter ses anciens camarades de collège à l'université d'Antigonish en Nouvelle-Ecosse («Saint F.X.», pour les intimes).

Maintenant que tout est en place, Brian Mulroney songe enfin à des vacances, les premières depuis cette soirée du 31 janvier 1983 à Winnipeg où la chute de Joe Clark marquait le début de sa lente ascension. Pour la première fois en effet, et pour un certain temps au moins, personne ne lui dispute sa place. □

plus

éditeur
Roger D. Landry
éditeur adjoint
Réal Pelletier
chef des chroniques
Manon Chevalier
secrétaire de rédaction
Roch Côté
collaborateurs
au Québec

Philippe Barbaud
Jean Basile
Berthio
Alain Borgognon
Maurizia Binda
Françoise Côté
Gil Courtemanche
Antoine Désilets
Jean-François Doré
Claire Dutrisac
Lucie Faniel
Andrée Feretti
Pierre Godin
Serge Grenier
Sophie Huet
Albert Juneau
Gérard Lambert
Adèle Lauzon
Yves Leclerc
Marie Lessard
Pol Martin
Mario Masson
Simone Piuze
Pierre Racine
Georges Schwartz
René Viau

Ottawa Michel Vastei
Toronto Patricia Dumas
Vancouver Daniel Raunet
Mexico Francis Pisani
Managua Jacques Lemieux
San Salvador Edith Coron
Paris Jean-François Lisée
Rome Jean Lapiere
Bruxelles Claude Moniquet
Chypre Robert Pouliot
Tokyo Huguette Laprise
Taiwan Jules Nadeau
plus publie également des reportages exclusifs obtenus de l'Agence France-Presse, de l'agence Inter Presse Service et de Reporters associés.

publicité

générale:
Probec5 Ltée
Tél.: Montréal 285-7306
Toronto (416) 967-1814
de détail: La Presse, Ltée
Tél.: (514) 285-6874

Le magazine **plus** est publié par Hebdobec Inc., C.P. 550 Succursale Place d'Armes Montréal H2Y 3H3, monté et imprimé par LA PRESSE, Ltée. Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés.

président du conseil
d'administration
Roger D. Landry

responsable des
cahiers spéciaux
Manon Chevalier
secrétariat
Micheline Perron

Tél.: (514) 285-7319

Imaginez un terrible glissement de terrain, où les maisons ne s'engloutissent dans le sol qu'au rythme d'un centimètre à l'heure. Imaginez une violente tornade, qui donne à ses victimes l'impression d'une brise légère. Imaginez une révolution, pendant laquelle les insurgés s'arrêtent à chaque bistrot pour prendre le thé.

Cet été, c'est à ce rythme surréaliste que s'est produit un événement historique pour la gauche européenne, un événement qui commandera l'avenir de la gauche française. Lorsque, le 19 juillet, le Parti communiste refuse de participer au gouvernement du nouveau premier ministre Laurent Fabius, une page est tournée. Il faut y voir plus qu'un repli tactique, plus qu'une nouvelle péripétie des rapports difficiles entre communistes et socialistes. Il faut y avoir la fin d'une ère ouverte il y a plus de vingt ans, la fin d'une idée et d'une stratégie, en même temps que le renversement d'un rapport de force au sein de ce qu'il n'est plus convenu d'appeler «l'union de la gauche».

La chose s'est passée en douceur, sans les éclats de voix et les accusations fratricides qui avaient marqué une première rupture, tactique celle-là, en 1977. La désunion version 1984 n'est pas encore, à l'heure qu'il est, complètement consommée. Depuis plus d'un an, les communistes se sentaient de trop dans un gouvernement qui faisait la part belle à la rigueur économique et qui affichait un libéralisme nouvelle manière. Personne ne fut donc vraiment surpris que le leader communiste, Georges Marchais, ait pris prétexte du départ du premier ministre Pierre Mauroy pour abandonner la galère gouvernementale.

En quittant leurs bureaux, les quatre ministres communistes ont refermé la porte doucement, sans la claquer. Le PC «soutiendra le gouvernement à chacune de ses actions positives», affirment-ils alors. C'est presque la formule, déjà utilisée, du «soutien sans participation» (au gouvernement).

Déjà le 24 juillet, le PC accroît la distance. Quand Laurent Fabius présente sa première grande déclaration gouvernementale à l'Assemblée nationale, les députés communistes préfèrent s'abstenir. Ils ne sont pas franchement contre. Ils seraient même «plutôt pour» puisqu'ils inventent un nouveau concept, «l'abstention positive».

Mi-août, la cassure se fait plus nette. Le PC n'est «ni dans la majorité, ni dans l'opposition», explique un de ses leaders. Puis, le secrétaire général de la centrale ouvrière communiste, CGT, Henri Krasucki, dénonce sans précaution oratoire la politique économique et sociale du gouvernement qui, selon lui, accroît les inégalités et favorise le patronat.

«La situation a tendance à s'aggraver», renchérit un porte-parole du PC; «rien dans les projets annoncés ne permet d'espérer une évolution positive». Le ton est donné, la tornade fait son oeuvre. À



Jean-François Lisée



L'UNION DE LA GAUCHE EN FRANCE

La fin toute simple d'une idée

Noël, le PC aura complètement basculé.

Le déclin

Dans leurs relations avec les socialistes, les communistes auront tout essayé: pour, contre, critiques, avec, sans, dominants, dominés, amicaux, agressifs. Malgré toutes ces tentatives, et peut-être à cause d'elles, rien n'a fonctionné. Le constat d'échec est à répétition: le Parti communiste décline.

Pourtant, les choses s'annoncent autrement quand, il y a tout juste 20 ans, en 1964, le Parti communiste lance l'idée d'un «programme commun de gouvernement» qui les associerait aux socialistes.

L'année suivante, l'élection présidentielle donne un semblant de réalisme à cette proposition lorsque François Mitterrand, déjà, unit toute la gauche sous son nom et recueille 45,5 p. cent des votes.

C'est là le total de «toutes les gauches». Mais lorsqu'on les compte une par une, le score révèle un équilibre particulier. En 1969, à l'élection qui portera Pompidou à la présidence, le candidat communiste récolte à lui seul 21 p. cent des voix, deux fois plus que les trois autres candidats de gauche réunis.

Le «programme commun» voulu par les communistes, c'est celui d'un PC fort qui s'allie à un parti socialiste faible, dominé. En 1974 encore, lorsque les deux partis sont presque à égalité depuis que Mitterrand a renoué et élargi les assises du PS, personne ne trouve incongru cette déclaration de Georges Marchais à la veille de l'élection présidentielle: si Mitterrand est élu président, explique-t-il, «nous ne revendiquons pas le poste de premier ministre». Tout le monde constate alors que, compte tenu du rapport de force au sein

de la gauche, le PC pourrait très bien réclamer ce poste.

Partis loin en avant, les communistes sont déjà en perte de vitesse à cette époque. Depuis qu'en 1970, François Mitterrand a convaincu son parti de faire l'union de la gauche avec les communistes, — une idée que personnellement, il défendait depuis 1965 — l'électorat du PS a grandi, celui du PC a faibli.

Cette évolution est en tous points conforme au but fixé en 1970 par le leader socialiste: «Notre objectif fondamental, c'est de refaire un grand parti socialiste sur le terrain occupé par le PC lui-même, afin de faire la démonstration que, sur les cinq millions d'électeurs communistes, trois millions peuvent voter socialiste.» (1)

Malgré les contorsions pro et anti-socialistes auxquelles se livre le PC après 1974, son déclin se poursuit et s'accroît à la ligne d'arrivée de l'union de la gauche. Au printemps 1981, le Parti communiste ne représente plus que 15 p. cent des électeurs et entre, en position de dominé, dans le concert gouvernemental de gauche. La victoire des socialistes est telle, ils détiennent la majorité absolue à l'Assemblée nationale lors des élections de juin 1981, qu'ils auraient pu se passer de leurs encombrants alliés.

Depuis, au rythme des élections partielles, cantonales, municipales, le PC n'arrive pas à freiner sa chute. Il tombe lorsqu'il est solidaire avec le gouvernement, il tombe lorsqu'il est critiqué, il tombe lorsqu'il est indécis.

Les élections européennes de juin lui ont donné le coup de grâce: le PC est réduit à 10 p. cent de l'électorat, à l'égalité avec l'extrême-droite de Jean-Marie Le Pen.

Un score confirmé par les récentes élections corses.

Le piège

L'effritement de l'influence communiste répond à deux mouvements concurrents et complémentaires: la répulsion et la séduction.

La répulsion, c'est celle suscitée avec de plus en plus de force depuis 1968 par tout ce qui s'apparente à l'Union soviétique. La générosité des professions de foi ne parvient plus à cacher les chars envahissant Prague. À partir de 1973, «l'effet Soljenitsyne» ébranle les convictions au sein même de l'appareil communiste qui, un temps, se démarque des Soviétiques avant de revenir cautionner l'invasion de l'Afghanistan.

Le soutien du PC français au coup de Jaruzelski en Pologne finit de convaincre bien des indécis de gauche qu'il y a quelque chose de pourri au royaume du centralisme démocratique.

La séduction, c'est le «centre d'accueil» de gauche que constitue François Mitterrand depuis la fin des années soixante, sur les ruines encore fumantes de la vieille organisation socialiste discréditée de Guy Mollet. Mai 68 a prouvé qu'on pouvait être de gauche, marxiste même, tout en étant antisoviétique. Paradoxalement, en prônant l'union avec les communistes, le nouveau Parti socialiste prouve qu'il est vraiment de gauche et qu'on peut donc s'y rallier sans trahir ses convictions.

Les vases communicants ont fonctionné à merveille, et aujourd'hui, le Parti communiste est piégé. Au lendemain des élections européennes, un «grand débat» a failli s'ouvrir en son sein. Un ministre communiste avait alors évoqué une souhaitable «révolution culturelle». Depuis, le départ des communistes du gouvernement a per-

mis aux conservateurs de reprendre l'appareil du parti en main.

Quand bien même ce débat aurait lieu, on ne voit pas où le PC pourrait aller. L'exemple italien en fascine plus d'un. Malheureusement pour eux, il est inapplicable en France. Le Parti communiste italien a beau jeu de mettre de l'eau dans son vin puisqu'il est seul à gauche. Le petit Parti socialiste italien est centriste, il n'occupe pas le terrain de la gauche, contrairement au PS français.

Le PC français est donc au pied du mur. S'il durcit ses positions, il est condamné à stagner avec son carré de moins de 10 p. cent d'irréductibles; s'il prend des allures plus «modérées» on ne verra pas pourquoi on devrait l'appuyer, lui, plutôt que son jumeau socialiste.

L'hypothèque levée

Pour l'instant, cette nouvelle donne pose aux socialistes quelques problèmes d'arithmétique électorale. Sans les communistes, même affaiblis, comment remporter les prochaines élections?

Mais à plus long terme, la marginalisation du PC lève une hypothèque qui commençait à peser. Aux élections européennes, près de 50 p. cent des électeurs ont affirmé que le thème qui avait le plus influencé leur vote était celui des lib-

Si les socialistes, seuls, n'ont rien à se reprocher de ce côté, les «socialo-communistes» — c'est ainsi que la droite appelait le gouvernement d'union — n'étaient pas sans tâche. Qu'on se rappelle la bénédiction donnée par les communistes aux affaires d'Afghanistan, de Pologne et du Boeing sud-coréen, et les fraudes électorales commises par les militants communistes dans les municipalités. Qu'on se rappelle aussi qu'en 1972, le PC refusait encore de reconnaître que l'arrivée de la gauche au pouvoir pourrait ne pas être irréversible.

La présence de prosoviétiques au gouvernement donnait aussi à la droite un bel argument pour s'associer, dans les élections locales, à l'extrême-droite. Qu'est-ce qui est pire, le goulag ou le racisme?

Pour les socialistes, l'union de la gauche a d'abord été une locomotive, puis un moteur d'appoint, finalement un frein. En s'en dégageant complètement, ils peuvent prouver aujourd'hui qu'on peut être très à gauche tout en restant parfaitement démocrates. Ils peuvent aussi entraîner les forces de droite dans cette dynamique et faire en sorte qu'au clivage gauche-droite s'en ajoute un autre, plus fondamental, celui qui oppose les démocrates de toutes tendances aux totalitaires de toutes tendances.

La tornade travaille avec lenteur, mais elle travaille en profondeur. Emportant deux ou trois archaïsmes de la gauche, elle permet à la fois d'apaiser, d'assainir et d'ouvrir le jeu politique. On ne peut qu'applaudir son passage et souhaiter des lendemains qui valent.

(1) Cité dans Du Roy Schneider, *Le Roman de la rose*, Éd. seuil, 1982.

LES QUATRE MOIS DE DUARTE À LA TÊTE DU SALVADOR

Succès certains à l'étranger, contestations à l'intérieur

Napoléon Duarte veut convaincre: il multiplie à loisir déplacements, déclarations publiques et conférences de presse. Il souhaite séduire et expliquer. Ses efforts semblent porter leurs fruits, tout au moins sur la scène internationale.

Ses voyages à l'étranger, en Europe en juillet (Allemagne, Portugal, France), en Amérique latine en septembre (Venezuela, Colombie, Panama) se sont soldés par des victoires politiques incontestables. Il a rencontré François Mitterrand, reléguant ainsi au rang de mauvais souvenir la déclaration franco-mexicaine de 1981 qui accordait une représentation politique aux guérilleros. L'Allemagne lui a accordé une aide économique substantielle.

Il a retrouvé au Venezuela, où il avait passé huit ans d'exil, de vieux amis. Il a même séduit le président Betancur de Colombie qui n'a pas paru froissé par les critiques à peine voilées que le président Duarte avait récemment émises sur l'accord conclu entre le gouvernement et la guérilla colombienne.

En quatre mois d'exercice du

pouvoir, Napoléon Duarte a amélioré l'image de son pays à l'étranger. Il a bénéficié en cela d'un préjugé favorable, celui d'être le premier président civil du Salvador démocratiquement élu, depuis des décennies, dans un contexte de guerre civile qui dure depuis près de cinq ans.



Edith Coron

Le bilan intérieur

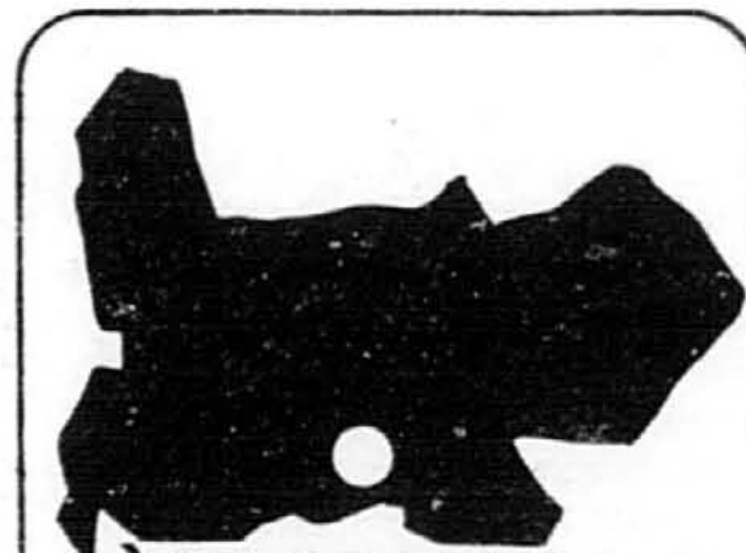
Le bilan est moins convaincant en politique intérieure. Certes Duarte a multiplié les déclarations de principe, mêlant des thèmes aussi divers que la sécurité nationale, la relance de l'économie, le dialogue et, en point d'orgue, la démocratisation du pays. Quelques fausses notes sont venues troubler les propos du président. L'attaque, en juin dernier, du plus grand barrage du pays par la guérilla, deux massacres commis par l'armée, l'un dans la région de Cabanas, en juillet, l'autre dans les collines du Chalatenango, fin août.

Napoléon Duarte a ordonné l'ouverture d'enquêtes. Dès sa prise de fonctions, il avait créé une commission d'investigation sur les violations des droits de l'homme. Il faudra toutefois attendre de nombreux mois avant que les résultats de ces enquêtes soient connus. Il semble peu probable que l'armée et les forces de sécurité tenues en grande partie pour responsables de la mort de 50 000 personnes depuis le début du conflit figurent au banc des accusés. En d'autres termes, conclut un observateur politique: «Duarte n'a pas les moyens d'être l'Alfonso du Salvador.»

Quelques officiers par trop compromis ont bien été mis à l'écart, envoyés en exil doré comme attachés militaires à l'étranger, mais Duarte a surtout entrepris une cour assidue de l'establishment militaire; il s'est rendu dans tous les cuarteles (garnisons), il s'entretient régulièrement avec l'état-major.

Une aide apaisante

L'armée joue avec d'autant plus de facilité la carte du légalisme



A SAN SALVADOR

qu'elle a vu, avec l'accession à la présidence du démocrate-chrétien Duarte, les vannes de l'aide militaire américaine s'ouvrent. En août, 20 hélicoptères UH-1H, utilisés en leur temps au Vietnam, étaient livrés au pays. Vingt autres appareils sont attendus avant la fin de l'année, de quoi changer la nature du conflit. Duarte, candidat de la paix, sera-t-il le président de l'escalade militaire?

Officiers salvadoriens et conseillers américains réclamaient à grands cris et depuis fort longtemps une amélioration de leurs moyens aéroportés. La présence de Duarte à la tête du Salvador semble avoir apaisé les scrupules du Congrès américain. Il est indéniable qu'une flottille de 40 à 50 hélicoptères donnera à l'armée plus de mobilité, lui permettra de pénétrer plus aisément en territoire contrôlé par la guérilla, et surtout lui conservera un avantage fondamental dans ce type de guerre, celui de la surprise, jusque-là l'apanage de la guérilla.

Certaines voix dissonnantes, venant de l'Eglise, soulignent toutefois les dangers que peut représenter l'utilisation d'hélicoptères dans des zones où l'armée salvadorienne n'a pas pour habitude de différencier populations civiles et combattants.

Sur le front politique, Duarte rencontre plus de difficultés. La guérilla n'est toujours pas convaincue de sa volonté de dialogue. Bien plus, les manifestations, les grèves, dirigées par des syndicats politiquement proches du FMLN-FDR (l'organisation militaire des cinq groupes de guérillas salvadoriennes) se sont multipliées.

Le 15 septembre dernier, date

de l'indépendance du Salvador, fête nationale, 1 500 personnes défilaient près du grand marché au centre de San Salvador, scandant des slogans aux échos depuis longtemps éteints dans les rues de la capitale: «El pueblo unido, jamás sera vencido!», brûlant des *Oncle Sam* de papier. Les syndicats reprochent à Duarte de ne pas respecter le «Pacte social» auquel il s'était engagé pendant la campagne électorale.

L'extrême-droite

La droite, de son côté, reproche à Duarte son «absence de programme de gouvernement»; son adversaire lors des élections présidentielles, le major Roberto D'Aubuisson, vient de faire sa rentrée politique comme simple député à l'Assemblée législative où il est immédiatement passé à l'attaque, accusant le gouvernement Duarte d'incompétence. Toutefois, au sein de son parti d'extrême-droite, ARENA (Alliance républicaine nationaliste), il aura aigri la majorité. Il ne convainc plus les hommes d'affaires qui se font tirer l'oreille pour verser leur obole dans les caisses du parti.

L'extrême-droite salvadorienne se garde bien d'étaler ses dissensions au grand jour; mais certains signes indiquent que les divergences sont profondes. Ugo Barrera, candidat à la vice-présidence aux côtés de D'Aubuisson lors des élections de mai dernier au cours desquelles — rappelons-le — ARENA avait fait un score plus que respectable avec 46 p. cent des voix, s'est retiré du comité exécutif du parti. Cela signifie qu'une partie du secteur privé, dont Barrera est un représentant des plus écoutés, prend ses distances à l'égard du trop bruyant major.

Mais qu'on ne s'y trompe pas: il ne s'agit pas d'une brusque profession de foi à l'égard de Duarte. Beaucoup se souviennent avec amertume des réformes agraires qu'il avait patronnées lorsqu'il était à la tête de la junte de gouvernement en 1980 et 1981. Le secteur privé toutefois reconnaît qu'il doit à Napoléon Duarte la manne venant des États-Unis (370 millions \$ d'aide économique cette année).

Pragmatisme donc, mais aussi attentisme. Signe du malaise, c'est l'ambassadeur des États-Unis au Salvador, M. Thomas Pickering, qui a présenté récemment devant une assemblée d'hommes d'affaires proches de la Démocratie chrétienne, ce qui ressemblait à s'y méprendre à la politique économique et sociale du pays pour l'année à venir.





Georges Baumgartner



RENÉ LÉVESQUE EN ASIE

Un brin de sentimentalité, mais surtout une affaire de gros sous

Son voyage vers l'Asie, René Lévesque le chargera, qu'il le veuille ou non, de sentimentalité. Cet ancien correspondant de guerre en Corée n'a-t-il pas retrouvé jeudi, le pays qu'il «couvrit» voilà 30 ans?

Pourquoi pas, après tout, cet intermédiaire historique en guise de première étape d'un périple de deux semaines qui le conduira au Japon, en Chine et à Hong Kong. En visitant la zone démilitarisée à Panmunjon et en posant une gerbe de fleurs devant le monument des correspondants morts au pays du Matin calme, il a mieux mesuré le fabuleux chemin parcouru, en l'espace de trois courtes décennies, par cette région du globe.

Mais ce voyage, si lourd de significations politiques, économiques et culturelles pour le Québec, le premier ministre devra aussi l'aborder avec d'autres yeux. À Séoul, énorme mollusque de 9 millions d'habitants lancé dans la course aux Jeux olympiques de 1988, il découvre un pays parvenu, à la seule force de ses 38 millions de paires de bras, au seul d'une industrialisation rutilante. Un avant-goût, en quelque sorte, du futur que les Japonais, à deux heures de vol, conjuguent déjà au présent, mieux et plus vite que d'autres.

L'homme fort de Séoul

Mais avant son départ de Séoul pour Isaka, René Lévesque rencontrera-t-il Chon Doo Whan, l'homme fort sud-coréen arrivé au pouvoir dans le bain de sang de Kwangju? L'ex-directeur de la CIA sud-coréenne, juste de retour du Japon où l'on n'avait pas vu de chef d'État coréen depuis un millénaire, ne dédaigne aucune carte politique pour assurer la promotion diplomatique de la Corée du Sud au détriment du frère-ennemi du nord. Surtout pas dans le contexte des Jeux olympiques.

Au-delà de ces connotations politiques inévitables, le voyage vers l'Asie du premier ministre répond d'abord au formidable appel du Pacifique. Impossible, surtout pas pour le Québec, d'ignorer ce courant qui pousse l'humanité vers le plus vaste et le plus profond océan

de la planète. Même si François Mitterrand, lors de sa visite à Tokyo en 1982, se refusait de croire à la dérive des civilisations.

René Lévesque, lui, ne peut pas, ne serait-ce que pour des raisons économiques évidentes, refuser cet appel. Car, dans une certaine mesure, l'avenir du Québec en dépend. Ses exportations vers l'Asie ne dépassent-elles pas, pour la première fois dans son histoire, celles vers l'Europe?

Le Québec n'a pas attendu que le Pacifique soit à la mode pour ouvrir, il y a dix ans, une délégation à Tokyo. Mais jusqu'ici, aucun premier ministre n'avait cru opportun de fouler le sol de cet archipel béni des dieux.

Cette lacune de taille, René Lévesque la comblera, du 29 septembre au 2 octobre, accompagné de son ministre des Relations internationales et du Commerce extérieur Bernard Landry et d'une brochette de dix hommes d'affaires aussi importants que Laurent Beaudoin, président de Bombardier, André Anquetil, vice-président de Gaz Métro International, Aurèle Beaulnes, président de l'Institut Armand-Frappier, Claude Laliberté, de la société d'ingénierie SNC ou Marcel Desjardins de CEGIR, spécialisée dans le transfert de technologie.

Nouveau délégué

À Tokyo, lors d'une réception à l'hôtel New Otani où plus de 600 invités sont attendus, Lévesque introduira le nouveau Délégué québécois Jacques Girard, l'ancien directeur de la promotion des exportations qui succède à Marcel Bergeron, nommé sous-ministre adjoint au Commerce extérieur.

Entre cette présentation et un discours devant le Keidanren (le patronat japonais, qui fait la pluie et le beau temps, dans le pays, il abordera ensuite plusieurs dossiers cruciaux pour l'avenir des relations commerciales, financières, industrielles et technologiques entre le Québec et le Japon.

Mais quels seront ses interlocuteurs japonais? Si tous n'ont pas encore été officiellement désignés, l'on prononce les noms de M. Kitayama, le vice-ministre des Affaires étrangères et Okonogi, le pa-

tron du tout-puissant Miti, le ministère du Commerce international et de l'Industrie. Sera-t-il reçu par le premier ministre Yasuhiro Nakasone? Mystère. En tout cas, côté québécois, l'on en a fait la demande. Cependant, très sourcilieux sur les questions de protocole, les Japonais voudront s'assurer de ne pas froisser Ottawa. Reste qu'une rencontre Lévesque-Nakasone ne relève pas de l'impossible.

Des préjugés

Sur le terrain commercial, René Lévesque ne joue pas sur du velours à Tokyo. Les préjugés japonais à l'égard du Québec restent tenaces. Chez les hommes d'affaires, on est allergique aux relations patrons-syndicats «à la britannique»: Autant dire, la chienlit, pour ces dévots de l'harmonie sociale à n'importe quel prix. Autre obstacle: la politique de francisation du gouvernement. Déjà que les Japonais se débrouillent mal avec l'anglais! L'idée de correspondre en français ne les séduit pas. Et à supposer qu'ils songent à s'établir au Québec, ils comprennent encore moins bien quels avantages leurs enfants pourraient retirer de l'étude de la langue de Molière. Alors, à tout prendre, compte tenu de ces handicaps plus psychologiques que pratiques, va pour le Canada anglophone, puisque c'est plus simple.

Pour René Lévesque, le défi consistera à convaincre les investisseurs japonais potentiels que le Québec, ce n'est pas le diable peint sur la muraille. Va falloir qu'il déploie de l'imagination pour rassurer les sceptiques en démontrant que sa province se compare avantageusement à d'autres, en expliquant qu'elle a des atouts non négligeables, à commencer par le prix de son énergie électrique, 23 fois moins cher qu'au Japon. Et qu'avec un minimum de bonne volonté, tout le monde aurait à y gagner.

Contrats en vue

Le premier ministre parviendra-t-il à déciper les Japonais? Il en a les ressources, quand bien même le contenu de sa visite et ses orientations à long terme n'apparaissent pas toujours clairement.

Il n'empêche que les hommes d'affaires qui accompagnent Lévesque n'en resteront pas au stade des bonnes intentions et des vagues promesses. Bombardier négocierait actuellement de «très gros contrats» avec les Japonais. L'on n'en connaît pas la nature exacte, tant le secret est bien gardé, mais la firme Nissho Iwai serait l'un de ses partenaires privilégiés. De son côté Armand-Frappier ratifiera un accord avec Protein Research Foundation, aux termes duquel le premier distribuera des peptides biologiques japonais au Canada, tandis que le deuxième représentera, dans le domaine génétique, l'institut québécois au Japon. Quant à Gaz Métropolitain, il serait sur le point de signer un contrat avec Osaka Gaz.

Si le Canada est bénéficiaire dans ses échanges avec le Japon (4,488 milliards de dollars d'exportations en 1983, 4,409 milliards d'importations), le Québec accuse un déficit d'environ 100 millions de dollars (376,4 millions d'exportations contre 476,5 millions d'importations).

Pour parvenir à un équilibre avec l'archipel, il mise sur l'agroalimentaire (même si les exportations de porc ont chuté de 40 p. cent) et les produits forestiers, notamment la pâte à papier léger. Sans négliger pour autant les secteurs de pointe comme la bio-technologie, la micro-électronique, l'énergie et les transferts de technologie.

Ces derniers mois, de nombreuses missions d'hommes d'affaires québécois, soutenus à Tokyo par les représentants de la délégation, ont multiplié les démarches auprès d'entreprises japonaises intéressées par des accords de coopération industrielle. Quant au marché obligatoire japonais, il est de plus en plus fréquenté par les emprunteurs québécois.

Le marché chinois

Après le Japon, la Chine où René Lévesque séjournera, à l'invitation du premier ministre Zao Ziang, du 2 au 7 octobre: une bonne occasion pour prospecter le marché chinois et pour certaines sociétés d'ingénierie québécoise, de proposer leur expertise à

une Chine engagée dans un ambitieux programme de modernisation de son infrastructure industrielle.

Puis ce sera le tour de Hong Kong où le premier ministre inaugurerait la deuxième délégation québécoise en Asie qui sera placée sous la responsabilité de Jean-Yves Papineau. À la même date ou presque, un bureau commercial qui dépendra de la délégation de Tokyo entrera en fonctionnement à Singapour.

Preuve, s'il en était besoin, que le Québec a su positivement répondre à l'appel du Pacifique et que le voyage vers l'Asie de René Lévesque est à marquer d'une pierre blanche dans les rapports toujours plus étroits entre le Québec et cet océan si vaste et riche en promesses... déjà tenues. □

UNE INVITATION À EXPLORER...

L'univers intégré de la folie et de la culture

Tout le monde connaît les merveilleux dessins des schizophrènes, ces immanences de l'esprit brut, en proie avec ses rêves, qui rejoignent, au-delà de l'âge et de la souffrance, la beauté immédiate de certains dessins d'enfants. C'est dire, en bref, que l'art et la folie ont quelque chose de commun, un souci d'exprimer un désir ou le besoin de matérialiser une ombre.

Dire la liste des artistes morts fous, pour une raison ou pour une autre, serait un projet difficile, de Schumann à Nerval, à Ravel, tant elle est longue. L'on ne parle même pas des «marges»: quand Victor Hugo, par exemple, faisait tourner les tables et que Melville, si proche de Victor-Lévy Beaulieu, s'inventait des voyages qu'il n'avait jamais faits. Et que dire des «originaux», tels que notre Glen Gould, avec ses manteaux, ses mitaines, sa peur des germes et sa décision de supprimer purement et simplement de sa vie, presque toute la littérature romantique pour piano.

Mais, tout autour de l'art (qui est en somme un code privilégié), il y a la culture, cette somme de faits, écrasante, omniprésente, qui nous domine tous. Et nous savons, hélas, que la culture est trop souvent totalitaire. Toute société trace une norme et il nous faut la suivre. Ce que ne peuvent pas faire les fous ou, comme l'on dit plus élégamment peut-être, les «psychiatrisés». Entendons par ce mot un seul chiffre qui nous éclaire sur la santé mentale de notre société: une personne sur huit, au Canada, devra faire face, directement ou indirectement, au psychiatre.

Cette statistique, consternante, nous révèle à tout le moins que la santé mentale nous concerne tous et que l'on ne peut qu'applaudir aux projets qui, ici et là, voient le jour dont le but est de nous prévenir et de nous informer, tel ce festival de Folie/Culture qui se tiendra à Québec du 1^{er} au 7 octobre, à Montréal du 7 au 10 et à Chicoutimi, du 9 au 14, sous l'égide d'Auto-Psy et de l'Association Obscure, tous deux organismes de Québec. Le premier est destiné à faire valoir le droit des psychiatrisés et des ex-psychiatrisés; le second, plus culturel, est une coopérative d'artistes dont le but est de présenter au public québécois les dernières expériences dans le domaine de l'art. Mais il faut d'abord et avant tout comprendre cette tentative comme une manière de dénoncer un tabou car la folie est encore un tabou et la maladie mentale un préjugé. Cela, c'est Paul Morin, un des animateurs d'Auto-Psy, qui le dit. L'expérience parle.

— Nous voulons, ajoute-t-il, démystifier la folie. Il nous faut un débat social, aussi général que possible pour sortir le psychiatrisé de son ghetto. Il ne faut pas croire que les médicaments règlent tout. Quant aux hôpitaux psychiatriques, il est bon de les dénoncer comme des lieux totalitaires où règne en maître le psychiatre qui, souvent, est un char-

latan doté d'un pouvoir outrancier car, enfin, traiter le désordre mental tient plus à l'art qu'à la science, quoi qu'en disent les tenants de la théorie non prouvée de l'origine biologique de la folie.

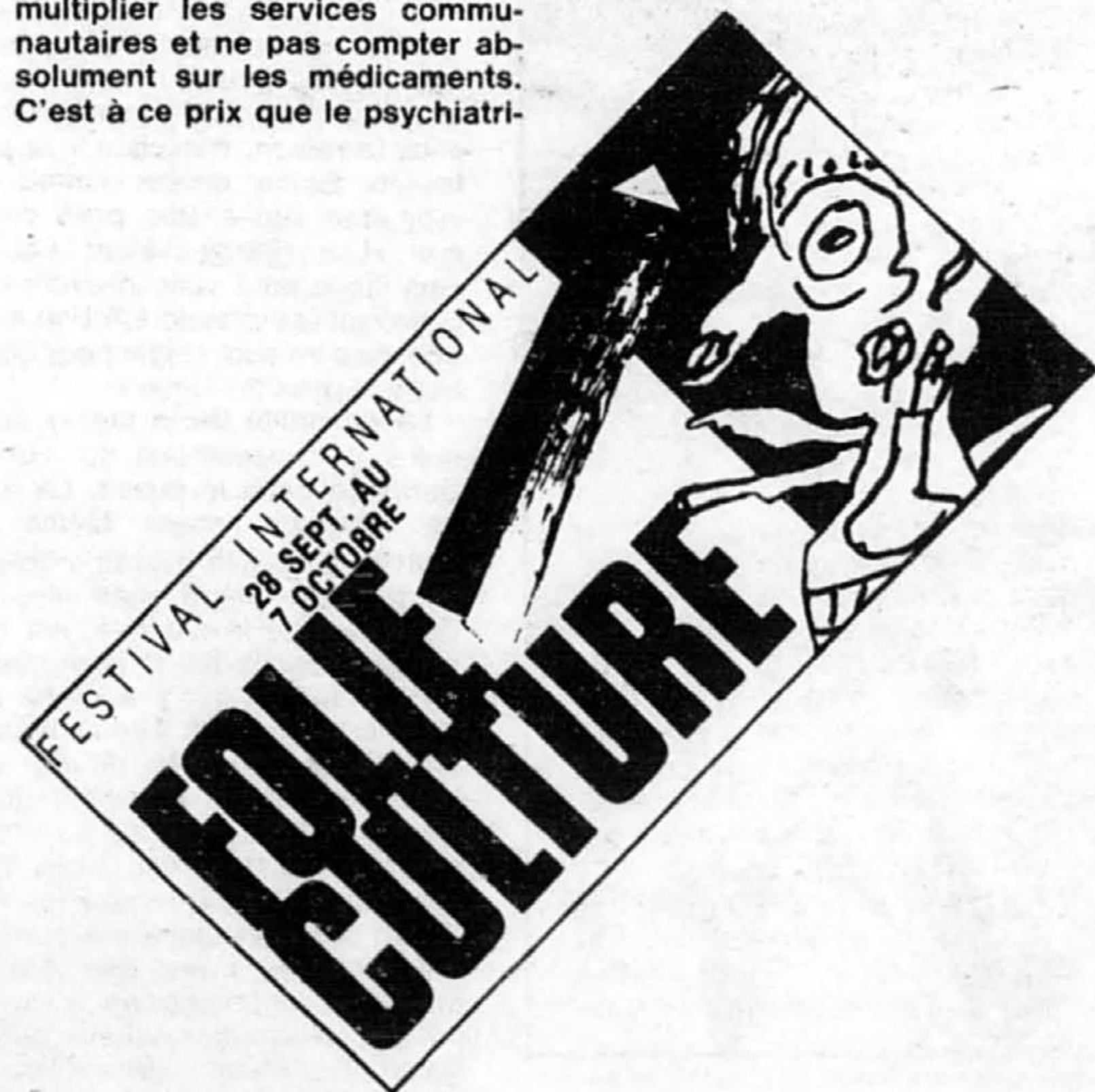
Ce que nous souhaitons, en bref, à Auto-Psy, c'est le décroisement de la pratique psychiatrique au profit d'une approche multidisciplinaire et omniprésente à tous les niveaux de la société. Avant la «crise» et l'hôpital, il y a des étapes intermédiaires qu'il faut fournir à la population qui en a besoin. Sans doute, il y aura toujours les cas graves, les débilés et l'on ne peut jamais éviter la question du «mouroir». En ce qui concerne les troubles émotifs, si largement répandus, tout semble à revoir. La vérité est que les médicaments, notamment les psychotropes, sont commodes mais ne règlent aucunement le problème, sans compter leurs effets secondaires qui peuvent être graves et dont on n'informe d'ailleurs pas le patient. En bref, il faut fermer l'hôpital à grande population. Il faut multiplier les services communautaires et ne pas compter absolument sur les médicaments. C'est à ce prix que le psychiatri-



Jean Basile

sé retrouvera la place qui lui est due dans la société. En d'autres termes, il faut redonner la parole au psychiatrisé, parole qu'on lui dénie. Notre festival Folie/Culture va dans ce sens. Si nous avons opté pour la culture, plutôt que pour le «social», c'est que la thématique sociale est maintenant bien développée mais que la thématique culturelle reste encore à élargir, outre que l'art, la créativité reste une thérapie possible, d'ailleurs de plus en plus développée en France et aux États-Unis. Ce n'est pas une panacée, mais c'est un pas de plus vers le langage et l'autonomie.

Le festival, on le comprend, est donc axé sur la charnière du social et du culturel. L'information pure reste aussi une préoccupation, d'où l'aspect «multi-médias» de cette manifestation où se croiseront et se rencontreront colloques plus spécialisés, exposition de photographies, théâtre, lectures, sans oublier un nombre considérable de films et de vidéos traitant directement ou indirectement de la question.



Le but avoué, et d'ailleurs nécessaire, est d'attirer la plus grande foule possible et non seulement les quelque 17 000 travailleurs en santé mentale que le Québec compte.

— Le mot de «culture», précise Paul Morin, implique une idée d'élargissement dont nous sentons le besoin à Auto-Psy et c'est pourquoi nous avons fait appel à l'Association Obscure dont l'expérience dans le domaine de la culture est plus étendue que la nôtre. D'ailleurs, nous connaissons et nous nous entendons bien, même si, par définition, Obscure ne travaille pas dans ce qu'on appelle le «communautaire». En travaillant ensemble, nous avons réussi, je crois, à réunir des documents exceptionnels qui devraient intéresser la population en général. En fait, soyons clairs. Notre festival n'est pas une réunion de psychiatres. D'ailleurs, nous n'en avons invité aucun. Notre but est d'élargir la thématique, de faire participer tout le monde à cette question, psychiatrisés, ex-psychiatrisés ou non, afin de relancer une fois de plus la question, comme cela paraît nécessaire après les scandales qui ont frappé les grands hôpitaux psychiatriques de Montréal et de Québec.

Pour l'Association Obscure, le problème se posait un peu différemment quoique d'une façon aussi radicale que pour Auto-Psy. Mais les animateurs de cette coopérative, qui existe maintenant depuis trois ans, n'aiment de l'art que sa marge extrême, celle qui avance, en somme, dans l'inconnu, sans se soucier des modes ni du succès, quoique le succès précisément est venu de cette approche.

Quant à la folie à proprement parler, Obscure en était informé, ne serait-ce que par les réactions étranges que leurs présentations suscitent et dont la plus courante, selon Gilles Arteau, est «Mais c'est capoté, ce que vous faites»!

— En fait, précise l'animateur d'Obscure, la marque «folie-culture», «folie-art» nous intéresse depuis longtemps et nous avions déjà des dossiers quand Auto-Psy est venu nous voir. On a donc pu proposer assez vite un programme, surtout dans le domaine son-image qui est celui qui nous intéresse le plus dans l'expérimentation contemporaine. Nous avons donc voyagé, visionné, écouté en tentant d'uniformiser le social et le culturel dans ce qu'ils ont de plus contemporain, de plus réel. Nous voulions des volets documentaires qui explorent la thématique sociale. Nous

voulions aussi poser directement la problématique de l'artiste en tant que «marginalisé» et, plus précisément, de l'artiste marginalisé. Si l'on ne remarque pas la présence des grands noms historiques (et comment oublier les travaux de Foucault?), c'est qu'il nous fallait choisir. Enfin, et cela est important pour nous, notre souci a été de présenter des œuvres intégrées, non une facette d'expression mais plusieurs. Nous croyons à l'interdisciplinarité. L'une de nos vedettes, mais ce n'est pas la seule car la participation québécoise est de grande qualité, est naturellement Pierre Guyotat, le dernier des «écrivains maudits» vivants. Son œuvre est une véritable exploration du mental au niveau particulier du langage-son, ce que l'on appelle la «poésie-sonar». Au fond, son œuvre est un «chant».

Il est nécessaire de préciser les événements qui auront lieu à Montréal, outre l'exposition de photographies «autour de la folie» qui se tiendra à la Cinémathèque québécoise, du 1^{er} au 10 octobre. C'est là, d'ailleurs, que se tiendront les visionnements de films et de vidéos. On peut se renseigner sur le programme et les horaires en téléphonant à la cinémathèque.

Il y aura trois débats. Le premier se tiendra au Cégep Maisonneuve, le 1^{er} octobre, à 19 h 30 et traitera de l'autisme chez les enfants. Le second, intitulé «Créativité et folie», aura lieu le 5 octobre, à 19 h 30, au Cégep Maisonneuve; y participeront, notamment, Pierre Guyotat, Howard Buten, et Jean-Yves Roy. Le troisième, le 7 octobre, à 15 h 30, cette fois à la Cinémathèque québécoise, fera état de la célèbre réforme italienne sur la santé mentale, l'une des plus avancées du monde, avec Robert Castel et Maria Grazia Gianicche-da.

Enfin, le 8 octobre, à 20 h 30, Pierre Guyotat donnera une lecture performance de son dernier ouvrage, *Le Livre* (Editions Gallimard), à Espace libre.

Enfin, pour tous ceux qui s'intéressent aux questions de la santé mentale et de la culture, on ne peut pas ne pas signaler l'existence de la revue française *L'Âne*. D'obédience freudienne et même lacanienne (est-ce un tort?), on y traite avec sensibilité et intelligence des questions qu'aborde précisément le Festival Folie-Culture. Quant à Auto-Psy, on y publie un périodique, *La Calotte*, plaidoyer souvent virulent pour les droits moraux et légaux des psychiatrisés et ex-psychiatrisés. On y rappelle, en exergue, qu'il n'y a pas de meilleur psychiatre que soi-même.

Guerres puniques et colonnes à demi rasées... Ceux qui ont fait du latin s'en souviennent: Carthage devait être détruite. À Trois-Rivières, on ne l'a pas oublié. Des archéologues du monde entier se sont donné rendez-vous à l'Université du Québec pour méditer ensemble cette grande parole des pages roses du petit Larousse.

Du 10 au 13 octobre prochain, un colloque unique y renouvellera notre connaissance sur cette grande cité antique. Ensemble, ces aventuriers de l'arche perdue tenteront de nous expliquer qu'à Carthage, ce ne sont pas que les «ruines des ruines» de cette fameuse destruction qui nous livrent les secrets de l'histoire.

Ici le minerai précieux du vestige enfoui par le temps a été déposé par couches successives durant une vingtaine de siècles.

D'abord punique à partir du 9^e siècle avant J.C. jusqu'à sa destruction 148 ans avant notre ère, maîtresse de la Méditerranée orientale pendant tous ces siècles, Carthage, cet «Hiroshima» de l'Antiquité deviendra, après sa destruction, ville romaine. Troisième métropole de l'Empire, elle sera le fer de lance de la colonisation romaine de l'Afrique du Nord et, plus tard, un haut lieu de la civilisation chrétienne naissante jusqu'à la conquête arabe.

Pour les archéologues, ce «gisement» couvrant autant de périodes s'avérait fabuleux et le butin se devait d'être partagé. Des équipes venues d'une douzaine de pays y entreprirent donc, il y a environ dix ans, une campagne de fouilles exceptionnelles patronnée par l'UNESCO et destinée à faire de ce haut-lieu de l'Antiquité l'un des parcs archéologiques les plus riches au monde. Allemands, Français, Polonais, Tunisiens, Canadiens, Danois, Suédois, Britanniques, Américains... ont ausculté le sol. C'est à Trois-Rivières que tout ce beau monde nous communiquera les résultats de cet unique branle-bas de combat archéologique.

Plus de 40 spécialistes, d'une dizaine de pays différents, présenteront à cette occasion les résultats de leurs recherches effectuées depuis 10 ans dans le cadre de cette campagne internationale pour la sauvegarde de Carthage.

L'archéologie: une destruction raisonnée

Si on regarde le travail effectué par cette dizaine de missions, c'est toute l'histoire de Carthage qui nous est contée, de résumer le professeur Pierre Senay. Ce dernier, chef de mission de l'équipe archéologique canadienne sur ce chantier de fouilles international, est l'organisateur de ce congrès où se retrouveront pour la première fois en dehors de la Tunisie toutes les équipes qui travaillent là-bas.

«Dans une tranchée de dix mètres sur notre terrain, on peut déceler 13 périodes d'occupation et 74 horizons chronologiques différents, lance-t-il dans le jargon du métier. Et cela, précise-t-il, seulement à compter de l'époque augustéenne jusqu'à l'époque arabe.»

La Carthage punique est encore à plusieurs bonnes pelletées. «Nous n'avons pas encore atteint ces niveaux puniques, ajoute-t-il. Cependant, l'équipe britannique, qui a creusé cette période, a pu démontrer que les ports de la Carthage d'Hannibal étaient bien là où se sont élevés par la suite les ports romains. Sur la colline de Byrsa, l'équipe française a dégagé tout un quartier de maisons puniques datant du deuxième siècle avant J.C.

D'autres missions, les Tunisiens, notamment, ont mis au jour

un quartier industriel en bordure sud de la ville. Croyant découvrir le forum de Carthage, les Allemands sont tombés sur d'intéressants docks. Les Suédois ont tra-

vaillé sur des thermes romains. Les Danois ont pu dégager une basilique. Les Italiens se sont concentrés sur la muraille théodosienne... ainsi chaque équipe a apporté sa contribution à l'histoire de Carthage.»

S'il n'y a pas, à Carthage, des édifices aux dimensions imposantes qui subsistent comme sur d'autres sites archéologiques connus, la raison, d'expliquer le professeur Senay en est simple. La ville était située très près de la mer. «Les pillards avaient la tâche plus facile pour venir chercher ici cette matière première à bon marché. Ils s'en sont servis pour construire le gros de Tunis.»

La proximité de la mer a donc nui à la conservation du site de Carthage dans le passé. Le danger reste permanent. Même aujourd'hui, ce site incomparable et ce paysage marin enchanteur, à deux pas de la capitale, est très convoité par la haute bourgeoisie de la capitale qui y a établi ses quartiers généraux. Les luxueuses villas y poussent comme des champignons. Le président de la République a son palais à Carthage. L'ambassade des États-Unis s'y trouve de même que la résidence des principaux ministres et banquiers du pays. Des grands hôtels s'y sont établis et ce site incomparable se devait d'être définitivement protégé. «Une fois les fouilles terminées, les autorités

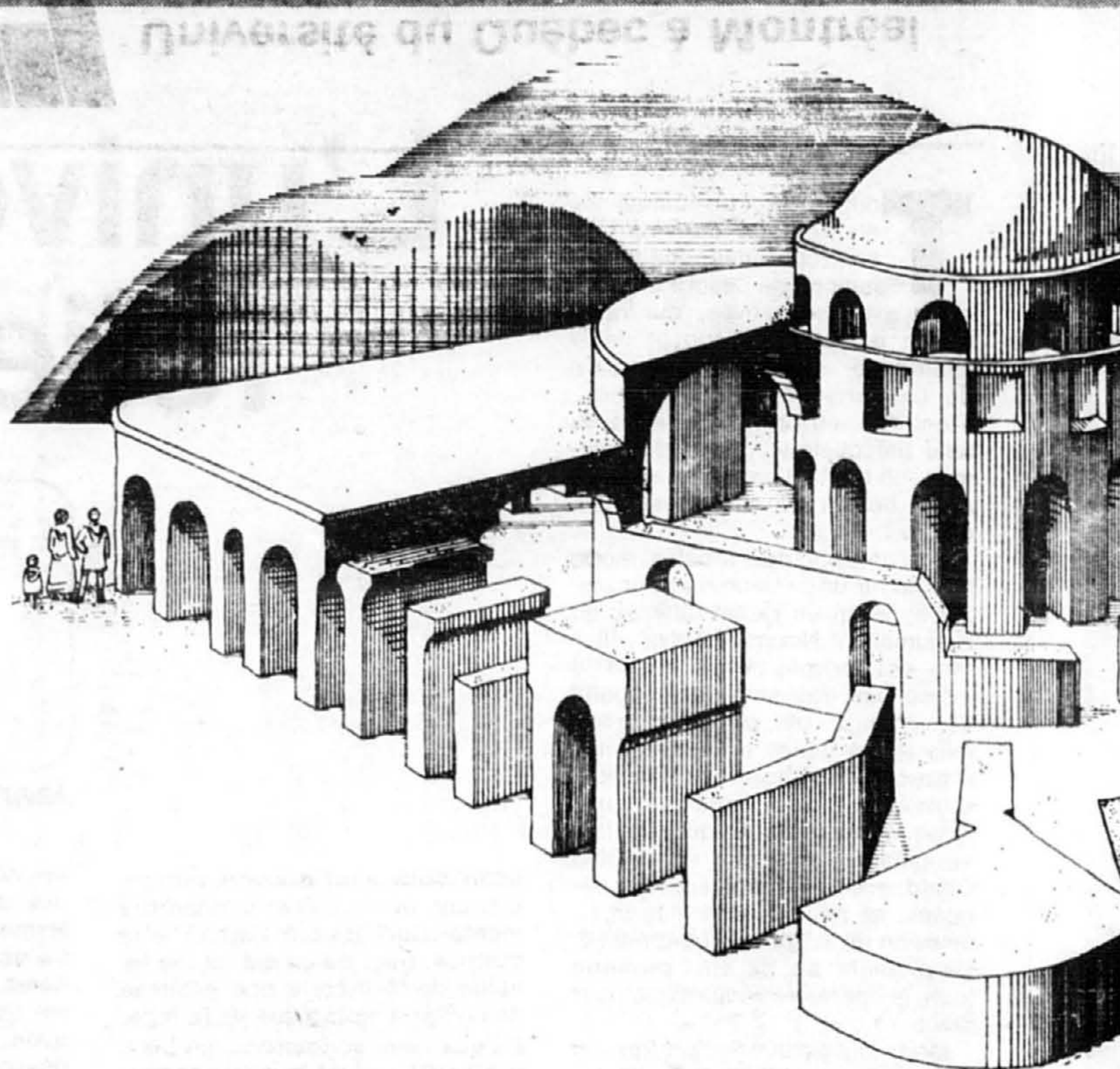
tunisiennes veulent établir ici un parc archéologique qui aura un impact touristique et scientifique certain,» explique Senay.

Faut-il craindre, avec ces aménagements futurs, les effets néfastes du tourisme? Le professeur ne s'inquiète pas. «Avouons-le, l'archéologie est aussi une destruction raisonnée. Nous avons nous-mêmes, un peu à notre façon, contribué à la destruction de Carthage. Il faut de nouveau remettre en valeur le site, de façon à en faire profiter le plus de gens possible. C'est une question de promotion culturelle. Il est très important que le public puisse ici s'apercevoir du travail lent et coûteux qui a été fait.»

De ce parc archéologique, le monument circulaire, immense, et sa basilique attenante qu'il a découverts avec son équipe seront, il en est convaincu, les principaux points d'attraction. Cet ensemble constitue un monument unique en Afrique. Les travaux entrepris par le professeur Senay pour le dégager en font le plus important et le plus coûteux chantier de fouilles archéologiques mené à l'étranger par une équipe canadienne.

«Notre édifice circulaire, avec sa basilique attenante, est certainement l'un des attraites les plus marquants du Carthage archéologique d'autant plus qu'il se trouve à proximité de l'ensemble du théâtre et de l'Odéon, des villas romai-

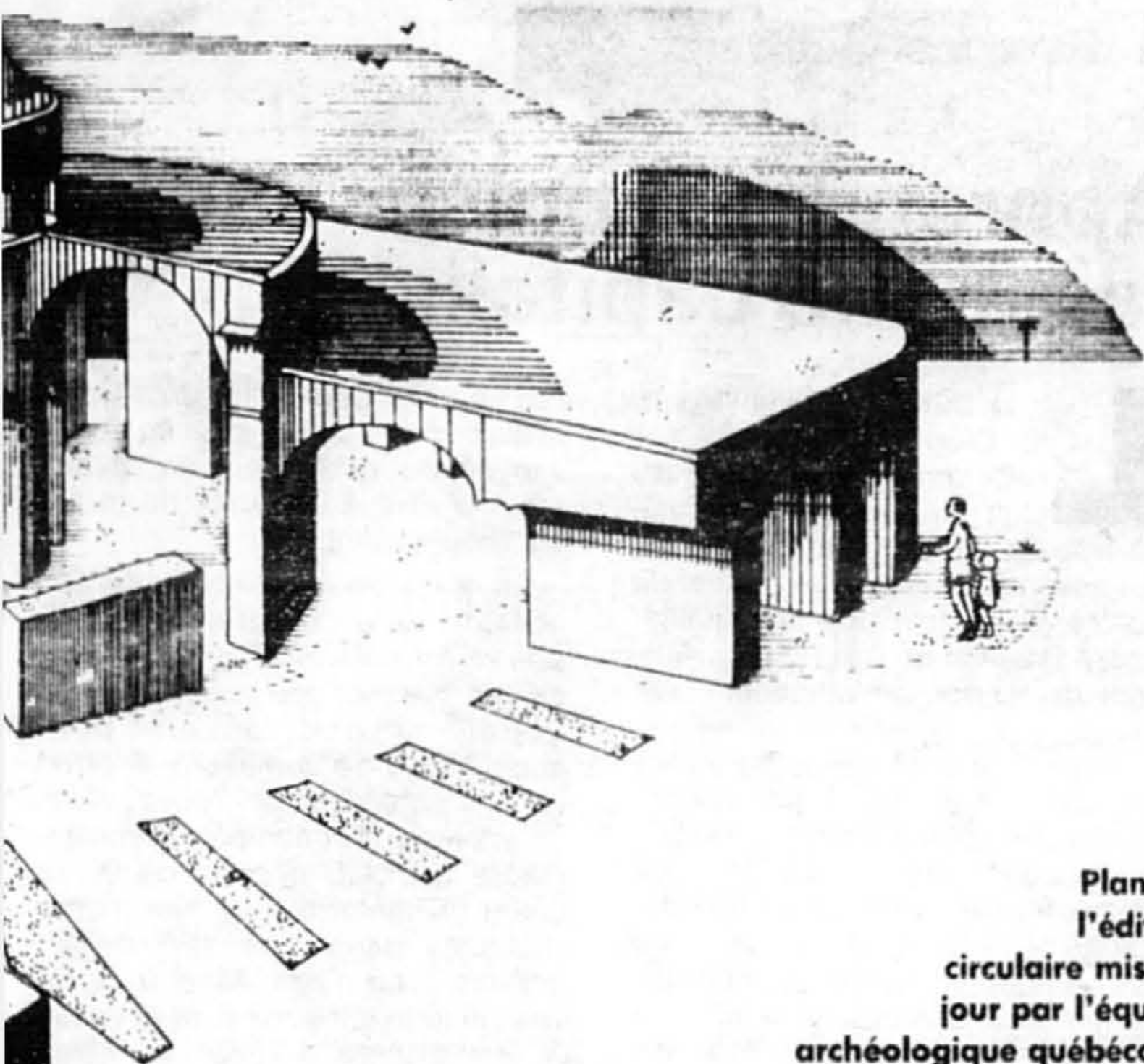
CARTHAGE



DES QUÉBÉCOIS AU COEUR DES



Le site du monument circulaire



Plan de l'édifice circulaire mis au jour par l'équipe archéologique québécoise

BÉCOIS AU S FOUILLES

nes et pourrait ainsi être visité par des milliers de touristes.

Mystérieux architectes venus d'Orient

Spécialiste des odéons et des petits théâtres romains couverts, Pierre Senay après avoir mené à bien un chantier de fouilles en France à Vienne durant trois ans — «J'y ai découvert notamment une statue de grande valeur» — fut encouragé par un de ses professeurs, spécialiste de l'antiquité tunisienne, à se rendre en Tunisie et à participer à cette campagne internationale qui avait déjà débuté depuis quelques années.

«Lorsque j'ai rencontré les autorités archéologiques tunisiennes en 1974, plusieurs sites m'avaient été offerts. J'ai choisi celui-là parce qu'on pouvait voir à la surface des ruines déjà imposantes. Mon expérience des constructions romaines monumentales me faisait croire à la présence d'un édifice du deuxième siècle de notre ère, en correspondance peut-être avec les thermes d'Antonin en bordure de mer et à l'ensemble des théâtres.»

Cette prévision, de poursuivre l'archéologie, s'est avérée fautive. «Je suis tombé sur un édifice que nous avons pu dater de la seconde moitié du quatrième siècle après J.C. C'est une memoria paléochrétienne, c'est-à-dire un monument établi à la mémoire d'un



René Viau

saint, entouré de tout un ensemble ecclésial qu'il nous reste à dégager et dont nous connaissons au moins une basilique triconque, l'une des premières de la chrétienté.»

A l'aide de savants calculs des proportions établies à partir des éléments porteurs découverts et en se basant sur les données admises sur la dimension des voûtes de cette époque, les archéologues ont pu tenter assez facilement une reconstitution de cet édifice de 40 mètres et dont la salle centrale mesure 12 mètres de hauteur.

Mais ces Sherlock de la truelle et du compas ne se sont pas arrêtés en si bon chemin. Si on ne sait à quel saint le vouer, une chose est certaine: ce monument circulaire partage avec certaines constructions de la Terre Sainte des similitudes troublantes de dimensions et de proportions toutes dues à la règle du Nombre d'Or. A

cette époque, à côté des nouvelles églises construites pour la solution des besoins culturels nouveaux apportés par le christianisme et qui empruntaient au répertoire religieux et civil des Romains, un autre plan triomphe dans la partie orientale de l'Empire: en Asie mineure, en Palestine et à une date plus tardive en Arménie.

«Unique en son genre, écrit Pierre Senay dans ses rapports de recherche, le monument circulaire trahit nettement son caractère d'importation stylistique.» On doit y voir un plan qui n'a rien d'africain ni même d'occidental. Il se rattache plutôt à la tradition des édifices religieux proche-orientaux de l'époque. Comment? Pourquoi? Une piste est lancée. Des architectes orientaux seraient venus ici construire cela. «Pour expliquer une telle importation, il est peut-être nécessaire de faire intervenir l'action directe du pouvoir impérial qui veut prouver sa magnificence, affirmer parmi les querelles dogmatiques la force de l'Eglise soutenue par Constantinople et s'attirer l'affection des chrétiens d'Afrique en instituant chez eux, à une échelle grandiose, un culte dédié sans doute à des martyrs locaux.»

Fouilles d'artefacts et recherches de subventions

Ce fameux monument a été dégagé de terre au cours de six périodes de fouilles successives par le professeur Senay et ses compagnons.

Il est clair que la recherche archéologique se nourrit aussi bien d'artefacts et de prospection que de l'apport fructueux des subventions. C'est donc avec le même entrain que Pierre Senay, esprit érudit, parcourt à la fois les couloirs des universités et les antichambres des ministères ainsi que les dédales des chantiers de fouilles.

Six fois, son équipe a séjourné sur les côtes nord-africaines: une vingtaine de personnes en tout. Chaque voyage coûte entre 50000\$ et 70000\$. Ce budget provient de sources diverses: fonds fédéraux, fonds du ministère de l'Éducation du Québec, de l'ACDI, des organismes et des ministères chargés de coopération internationale tant québécois que fédéraux.

Les fouilles durent de sept à huit semaines. Assistants, architectes, photographes, arpenteurs, spécialistes des monnaies, du verre, de la céramique, étudiants de toutes les universités québécoises se joignent alors à une soixantaine d'ouvriers tunisiens pour travailler de mai à la Saint-Jean.

«Alors, on fête», s'exclame celui qui est presque connu là-bas comme «le» représentant, non-officiel certes, du Québec! Il faut se lever tôt vers 5h. du matin et l'on travaille jusqu'à 13h30 sur le terrain, laissant l'après-midi à la documentation et aux rapports de recherches.

A tous les matins, Senay donne la main à tous les ouvriers de son chantier qu'il connaît par leur pré-

nom et visite tous les carrés du site. «Je passe mon temps à monter et descendre. Le soir, je fais les courses. On mange bien. Nous avons deux cuisiniers experts et le couscous sous toutes ses formes est à l'honneur.» Durant ces cinq périodes de fouilles, Senay avoue avoir eu presque tous les pépins possibles «mais cela s'arrange toujours», conclut-il, optimiste.

Son objectif à court terme: dégager entièrement le monument circulaire. Entreprendre la fouille de la basilique triconque. Faire l'exploration des richesses du site aux environs. Publier une monographie sur ses découvertes. «Et surtout: pour tout cela, trouver des fonds». Environ 75000\$.

«Les Tunisiens veulent s'embarquer pour un montant d'environ le tiers si le Québec et le Canada fournissent les deux tiers manquant.» Ce plan quinquennal de subventions pourrait être négocié

à la faveur d'un accord de coopération culturelle internationale et justement, le ministre des Affaires culturelles de la Tunisie doit visiter le Québec en octobre, à l'occasion du congrès. L'occasion est belle.

Seulement, entre le Québec, le Canada et la Tunisie ce ne sont pas les projets culturels qui manquent. Il y en a même trop, de chuchoter certains technocrates lorgnant sur le développement économique, plus négligé ici. Mais à Tunis, capitale du monde arabe, le Québec n'est pas présent officiellement. Et, de sourire, Pierre Senay malicieusement, «l'archéologie est si bien portée dans les salons». C'est sa chance. Une chance unique pour nous aussi puisque nos traditions dans ce domaine sont minces.

L'archéologie québécoise naissante a tout à retirer de cette confrontation internationale. Inch'Allah, professeur Senay! □

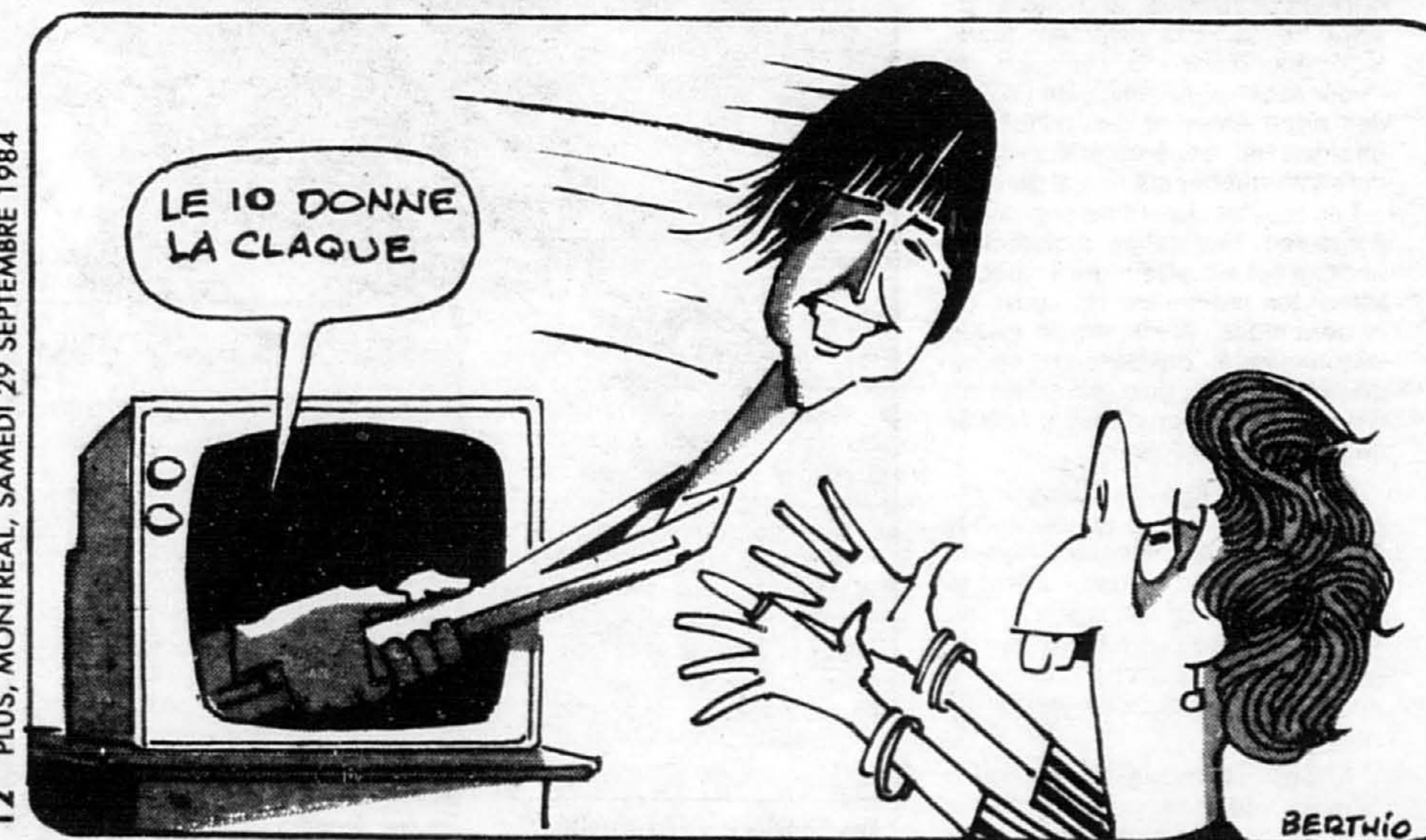


Les Sherlock de la truelle

QUOI DE NEUF ?

EN MARGE DU SPORT

Georges Schwartz



Apprendre à puiser dans la manne capitaliste

Le joueur de soccer argentin Diego Maradona a été récemment transféré du club de Barcelone à celui de Naples au coût de 11 millions \$, l'équivalent du salaire annuel de quatre mille ouvriers napolitains. André Dawson et Tim Raines viennent de lancer un ultimatum aux Expos, pour obtenir le même salaire que leur coéquipier Gary Carter, soit 1,8 million \$ par année. Tandis que Sylvie Bernier, médaillée d'or au plongeon, déclare: «Je dîne avec des hommes d'affaires. J'ai dû remettre à janvier les cours que j'espérais suivre ce mois-ci. Je m'entraîne toujours. J'ai l'impression que j'apprendrai en même temps que vous ce que l'avenir me réserve...»

Au cours du processus de mythification qui fait du champion professionnel un demi-dieu, la collusion entre les exigences spontanées du consommateur et l'empressement des médias de communication à les satisfaire à tout prix, crée un jeu de surenchères perpétuelles. Et nulle part ne sont-elles actuellement plus visibles qu'au «calcio mercato» de Milan, véritable bourse mondiale du soccer.

En moins de deux ans, depuis la victoire de l'Italie au Mondial 82, il s'y est négocié pour près de 85 millions \$ de transferts de joueurs. À part celui de Maradona, les plus notables ont été ceux de Rummenigge, de Munich à Milan, 4,2 millions \$; Socrates, de Sao Paulo à Florence, 3,2 millions \$; Wilkins, de Manchester à Milan, 2,5 millions \$. L'Allemand Rummenigge reçoit un salaire annuel de 980 000\$. Maradona a 925 000\$, en plus du pourcentage de 1,25 million \$ encaissé sur son transfert. À 450 000\$ par an à Turin, le Français Platini, deux fois de suite meilleur buteur du championnat d'Italie est actuellement considéré comme le no 1 mondial, doit se ronger les ongles.

C'est vrai qu'il n'a pas bénéficié au départ de la même ferveur des supporters de son club. Au cours des négociations pour l'achat de l'idole argentine, ceux du F.C. Naples étaient venus par milliers, attachés par le cou, pour prier toute une journée en plein soleil devant le siège de leur club. Peut-être plus qu'ailleurs en Italie, chômage et pauvreté sévissent à Naples...

Les vedettes du sport exercent sur les foules un pouvoir de séduction équivalent à celui des vedettes de la musique pop, et sans doute pour les mêmes raisons. Héros triomphants des difficultés quotidiennes, avec qui il est facile de s'identifier, les champions sont presque toujours d'origine modeste. Ils ont réussi avec des muscles, l'entraînement et la volonté, des moyens loyaux qui paraissent of-

ferts à tous. Et plus ils seront favorisés par la chance, plus ils seront choyés du public, car ils mettent alors le rêve à la portée de toutes les imaginations.

La passion des «tifosis» fait aussi l'affaire des grandes entreprises. Ainsi l'A.S. Rome a pu conserver Falcao, sa vedette brésilienne, grâce à un petit supplément de 3 millions \$ offert par les pâtes Barilla. Tout le monde y trouve son compte: commanditaire du club depuis 1980, ce géant alimentaire a vu son chiffre d'affaires passer de 125 à 630 millions \$ en 1984. Mais à ce niveau la lutte est sévère, et la venue de Rummenigge à l'Inter de Milan constitue une victoire d'Ernesto Pellegrini, l'un des rois du fast food italien, sur Adidas, Iveco, AEG et Fuji, qui tentaient de le retenir en Allemagne.

En raison de son statut de superpuissance, l'Amérique confère une certaine normalité aux excès similaires. Les 40 millions \$ US pour 43 ans, offerts à Steve Young par l'Express de Los Angeles n'ont été somme toute qu'une excellente manœuvre de marketing de la nouvelle USFL face à la National Football League. Il est vrai aussi que les fabuleux contrats de télévision permettent aux clubs d'être fort généreux.

Dans la même veine, au Canada, le contrat de 21 millions \$ pour 21 ans offert par Peter Pocklington à Wayne Gretzky, paraît un meilleur investissement que celui concédé par Charles Bronfman à Gary Carter. Depuis ce temps les Expos végètent, tandis que Gretzky fracasse tous les records de la LNH et les Oilers d'Edmonton ont remporté la Coupe Stanley.

Financés par l'entreprise privée, les Jeux de Los Angeles ont rapporté un profit de 150 millions \$. À peine désigné, le nouveau ministre canadien à la Condition physique et au sport amateur, Otto Jelinek, abolissait la Société des paris sportifs et sa Loto-Select Baseball. Pour compenser la disparition de cette loterie fédérale mise en place pour financer les Jeux de Calgary, M. Jelinek se propose de faire appel à l'entreprise privée. Au moment où le gouvernement du Québec recevait en grande pompe les olympiens québécois, il préparait ses prochaines coupures dans les subsides aux fédérations sportives, les orientant elles aussi vers l'entreprise privée.

Bientôt, à l'exemple des vedettes professionnelles, notre sport amateur deviendra aussi capitaliste que celui des pays de l'Est est socialiste. Et les athlètes d'élite du Québec, qui viennent de se regrouper en association, feront bien d'apprendre les lois du marché.

DEMAIN
L'AN 2000

Yves Leclerc



L'ordinateur se branche sur la vidéo

Il y a deux ou trois ans encore, c'était un phénomène nouveau, plein de promesses et d'attraits. Depuis un an, c'est en train de devenir une pratique courante dans les milieux professionnels, et cela risque de le devenir même au foyer au cours des deux ou trois prochaines années: le mariage du micro-ordinateur et du vidéodisque.

Un peu partout, dans les salles de jeu, apparaissent des jeux vidéo d'un nouveau genre, qui offrent des images beaucoup plus réalistes et raffinées que les jeux traditionnels. Des systèmes de formation professionnelle dans les entreprises utilisent des séquences qu'on peut revoir instantanément, à n'importe quelle vitesse et dans n'importe quel ordre. Lorsque je suis allé en Afrique le printemps dernier, un des premiers appareils que j'ai aperçus dans le centre de recherche où j'ai travaillé est un vidéodisque branché sur un ordinateur Appel.

Il y a un bout de temps déjà, remarquez, que des amateurs entrepreneurs ont réussi à connecter leur ordinateur à un magnétoscope à cassettes. Comme la plupart de ceux-ci sont équipés d'une télécommande, un bricoleur un peu adroit peut assez facilement ouvrir celle-ci et en donner le contrôle à son Apple ou à son Commodore.

Cependant, ce qu'on peut faire d'une magnétocassette gérée par ordinateur est assez limité: on peut contrôler des effets spéciaux («freeze frame», ralenti, reculs, accéléré), rejouer une séquence ou au contraire en sauter une, changer jusqu'à une certaine limite l'ordre de visionnement d'une émission ou d'un film enregistré.

Mais le magnétoscope a le double défaut d'être un média d'enregistrement séquentiel, où on ne peut avoir accès au contenu qu'à la queue-leu-leu, et d'avoir un format analogique (les images sont inscrites en continu, et non pas découpées et codées en numérique).

Accès direct et numérisation

Il en va tout autrement des nouveaux vidéodisques au laser qui commencent timidement à apparaître sur le marché grand public, après l'échec désastreux de RCA avec son vidéodisque analogique à capacitance. Les premiers modèles utilisent encore des techniques analogiques, mais du moins ils permettent un contrôle et un accès du contenu image par image.

Les prochains seront à encodage entièrement numérique, ce qui les rendra à la fois plus souples et

plus fiables: on pourra enregistrer dessus non seulement du son et des images, mais des données codées (textes ou valeurs) et même des programmes. Il est même possible que la génération suivante se compose de vidéodisques effaçables et réenregistrables: une société japonaise de télévision a mis au point le prototype d'un disque au laser à surface magnétique, qui peut être «réécrit» comme une cassette ou une disquette. Un tel produit (ne comptez pas dessus avant la fin des années 1980, du moins à des prix accessibles au commun des mortels) allierait les avantages des médias magnétiques à ceux des médias à encodage physique.

Quatre domaines

En attendant, les possibilités du vidéodisque sont déjà fascinantes, notamment dans quatre domaines:

a) Les jeux: je parlais ci-dessus des nouveaux jeux «laserdisc» comme Dragon's Lair, MACH 3, Cliff Hanger ou Bega's Battle, dont la qualité d'image et d'animation est nettement supérieure à celle des jeux vidéo classiques. On peut imaginer dans un avenir rapproché cette technique disponible à la maison, pour revitaliser une industrie du vidéojeu qui en aurait bien besoin.

b) L'éducation: des systèmes véritablement interactifs permettront d'apprendre notamment des techniques manuelles au moyen de démonstrations filmées qu'on peut se projeter au rythme et dans l'ordre voulu, en fonction du niveau de progrès et de compréhension de chaque étudiant. Cette technique, combinée à celle du crayon lumineux ou de l'écran tactile, pourrait donner des effets extrêmement spectaculaires (il restera à l'utiliser à bon escient, ce qui sera la tâche des pédagogues).

c) Les simulations: on envisage déjà de produire, pour quelques milliers de dollars, des simulateurs de vol qui n'auraient rien à envier aux systèmes actuels qui coûtent des millions. La même technique pourrait être utilisée pour d'autres types de simulations: conduite automobile sur route ou sur piste, plongée sous-marine, sports, etc.

d) Les banques de données: d'une part, le vidéodisque permet de stocker en quantité et en qualité inaccessibles jusqu'à maintenant des données visuelles ou sonores qu'on peut retrouver en quelques instants; d'autre part, le vidéodisque numérique pourra remplacer en grande partie les médias magnétiques actuels pour stocker des données codées, avec un gain considérable d'espace et de rapidité d'accès. En effet, si une image de télévision comporte

plusieurs millions de bits, et qu'un seul vidéodisque peut emmagasiner quelque 54 000 images, on peut calculer en milliards d'octets (de 10 à 50 milliards selon les types) la capacité d'un disque en valeurs numériques, soit plusieurs fois les plus gros et les plus chers des disques magnétiques existants.

Des produits existants

Tout cela pourra-t-il se réaliser sur les vidéodisques grand public qui se vendent actuellement aux alentours de 1 000\$? Pas tout de suite, certainement. Mais une grande partie de ces possibilités est déjà réalisée sur des systèmes professionnels qui coûtent de 3 000 à 40 000\$, et on peut prévoir que, comme en informatique, les prix de ces produits de haute gamme continueront à baisser tandis que les produits de basse gamme hériteront de plus en plus des talents de leurs «grands frères».

Par exemple, aux États-Unis, plusieurs sociétés offrent déjà des interfaces de contrôle entre ordinateur individuel et vidéodisque, à des prix variant de 100\$ (pour un kit qu'il faut monter soi-même) à 10 000\$.

Gary Kildall, président de Digital Research (qui a créé le système d'exploitation CP/M), a récemment lancé Vidlink, une combinaison interface physique-logiciel qui permet de brancher un vidéodisque Pioneer sur un ordinateur Commodore 64, au moyen duquel vous pouvez transmettre des commandes diverses, soit en mode direct, soit en mode «programmé» (à retardement). Kildall compte mettre sur le marché divers disques de jeux et d'éducation populaire et aussi offrir des outils de développement pour permettre à des auteurs de créer de nouveaux disques compatibles avec son système.

Vidlink est encore un produit assez élémentaire, mais il offre déjà ce qui, il y a quelques mois, était impensable: la possibilité de se monter un système ordinateur-vidéodisque pour un coût de l'ordre de 2 000\$...

Monsieur Leclerc,

Existe-t-il à Montréal un endroit où je peux me procurer un ordinateur compatible avec l'Apple II ou l'IBM-PC en «kit»?

J'attends votre réponse, merci d'avance,

Roddy Merisier, Saint-Léonard

RÉPONSE: N'étant pas un consommateur de kits moi-même, je ne connais pas grand-chose là-dessus, mais je vous transmets les renseignements que j'ai obtenus d'un de mes amis qui, lui, est un mordu du «hardware». Je vous le cite verbatim:

«Oui, il y a plusieurs endroits à Montréal où on peut se procurer des ordinateurs à assembler, surtout pour les «simili-Apple» qui, semble-t-il, sont encore très populaires et peuvent coûter moins de 500\$ tout compris.

«Parmi ces endroits, il y a la Maison des semi-conducteurs, rue Brunswick à Laval (Dollard-des-Ormeaux), et une boutique dont j'ai oublié le nom sur la rue Saint-Jean à Longueuil. Le seul endroit que je puis vous citer où il y aurait à la fois des simili-Apple et des simili-IBM en pièces détachées est Future Electronique sur la rue Hymus à Pointe-Claire, qui est un énorme entrepôt où on trouve à peu près tout ce qui existe pour le hobbyiste dans ce domaine.

«Pour l'IBM-PC, il y a aussi une autre source, plus chère mais de très bonne réputation: c'est Heathkit, le spécialiste américain de la construction en kits, qui est installé au Centre d'achats L'Acadie-Sauvé. Ils ont plusieurs modèles de compatibles IBM avec ou sans disquettes dont les prix varient de 2 000\$ à 3 200\$ environ. C'est assez dispendieux, mais la qualité de leurs pièces et surtout de leurs instructions d'assemblage est proverbiale... ainsi que leur service de dépannage si vous faites une gaffe.

«En effet, je ne connais pas votre niveau d'expertise, mais je dois mentionner, en insistant fortement, que même si les économies réalisées en montant un ordinateur en kit sont alléchantes, ce n'est pas un projet à la portée du premier amateur venu.

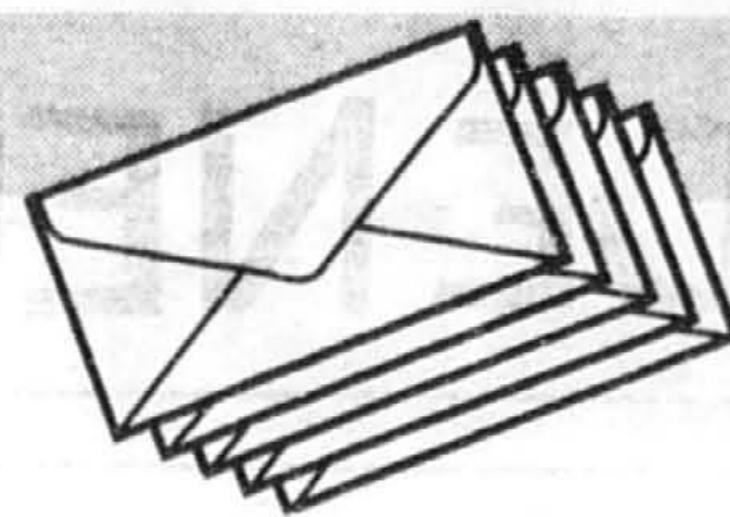
«Vous ne devriez vous y risquer que si vous avez déjà assemblé des produits moins complexes et où la précision du travail est moins importante. Un ordinateur, même un micro domestique, est un appareil fort compliqué utilisant des circuits avancés et souvent assez fragiles (gare à l'électricité statique!) dont les interconnexions, et en particulier le «timing», sont extrêmement critiques.

«A moins d'avoir une veine inouïe, vous avez fort peu de chances de passer à travers un tel projet si vous n'êtes pas doté de bon équipement (sondes, multimètre, analyseur logique, oscilloscope) dont vous savez vous servir.

«De plus, surtout dans le cas des kits les moins chers, les instructions d'assemblage sont souvent presque inexistantes et écri-

LE COURRIER

On adresse le courrier à
Yves Leclerc
La Presse - PLUS
44 ouest, rue Saint-Antoine
Montréal, Qué. H2Y 1A2



tes en jargon, quand elles ne sont pas carrément inexistantes. Même là où elles sont raisonnablement élaborées, elles supposent généralement que vous vous y connaissez déjà et ont tendance à passer sous silence des opérations qui, pour un électronicien expérimenté, sont évidentes (ça ne veut pas dire qu'elles le seront pour un amateur).

«L'exception qui confirme la règle, comme je vous le disais ci-dessus, est Heathkit... mais même dans ce cas, je ne vous suggère pas de vous y hasarder si vous n'avez pas déjà une certaine expérience dans le montage de circuits moins élaborés.

«Enfin, élément à ne pas négliger, un tel travail prend du temps et vous ne devez pas vous attendre à ce que votre ordinateur fonctionne avant plusieurs semaines dans le meilleur des cas, c'est-à-dire si votre kit comprend toutes les pièces nécessaires, et toutes en bon état de marche, ce qui est loin d'être certain. Dites-vous que vous venez d'entreprendre une tâche qui va vous occuper en moyenne pendant de quinze à trente soirées.

«Si pourtant vous vous sentez de taille pour un tel défi, allez-y. Vous aurez l'avantage de connaître votre ordinateur beaucoup plus intimement que si vous l'aviez acheté tout fait... sans compter que vous aurez économisé pas mal de sous!»

J'espère que ces quelques renseignements sont une réponse satisfaisante à votre question... □

«SMALL IS BEAUTIFUL»

Voilà ce que nous sommes avec toute l'action s'y rattachant:

- ★ compétence et dévouement dans l'implantation de micro-ordinateurs programmés sur mesure
- ★ vente et formation au traitement de textes adapté aux Québécois
- ★ réponses claires et franches à vos questions

MEMOISSIME INC.
Laval 622-1390

POUR ÉCOUTER

Jean-François Doré



FABIENNE THIBEAULT Pour que vive la tradition orale

Je m'en souviens comme si c'était hier. Oh! Bien sûr j'ai oublié certains détails, plusieurs même, mais je revois les moments, les gens, les ambiances, j'entends à nouveau les airs, je rechante les paroles; parfois toutes, parfois des fragments de couplets, parfois rien du tout. Ce sont, selon le cliché littéraire, mes «petites madeleines» à moi, mes souvenirs, ou plutôt ceux de mon enfance.

Ces moments gravés à tout jamais dans ma mémoire et qui ressortent à l'occasion comme ça, sans qu'on leur ait demandé quoi que ce soit, représentent le fil qui nous rattache à nos premières années de vie, qui d'une certaine manière nous empêchent de vieillir et qui d'une autre nous font prendre conscience que l'on vieillit mais sans pourtant nous en assommer, sans le faire de façon brutale, plutôt en coussinant l'espace de temps qui sépare notre naissance de notre vie présente et de notre fin éventuelle d'un sentiment d'éternité, sans doute illusoire au demeurant, lequel nous permet de croire que tout est semblable à ce qui était au commencement, que rien n'est changé, que donc nous sommes et resterons puisque ces choses demeurent, que nous nous en souvenons à la moindre sollicitation de notre mémoire laquelle, comme chacun sait, est une faculté qui oublie ou plutôt décide de se souvenir, donc choisit d'oublier et en définitive choisit tout simplement ce qui, dans le bon grain et l'ivraie de nos multiples expériences, vaut la peine d'être retenu pour nourrir notre vie, pour nous permettre de ne pas angoisser inutilement à l'idée de ce Néant, fût-il paradisiaque ou infernal, qui nous guette tous et chacun du moins durant cette vie.

Quel est ce fond de philosophie sous forme proustienne? À quoi le devons-nous? Qui nous vaut l'honneur(?) de telles réflexions? La réponse est à la fois simple et compliquée. Simple si l'on s'en tient à Fabienne Thibault et **Les Chants Aimés No 2**. Simple si l'on dit que c'est un excellent disque, bien réalisé, bien pensé. Simple si l'on dit que l'on peut être d'accord ou non avec certains arrangements. Simple si l'on parle de la très belle voix de Fabienne. Simple enfin si l'on n'a pas la mémoire du temps.

Compliquée aussi

Elle est compliquée cependant si l'on fait entrer en ligne de compte ces longues randonnées en voiture avec papa et maman, frères et soeurs, alors que l'on

chantait pour tromper l'ennui de la route. Compliquée si l'on songe à tous ces soirs où maman nous berçait en nous chantant «Au clair de la lune» pour nous endormir. Compliquée encore si l'on se rappelle les longues marches scoutées et les soirées au coin du feu à chanter «Sur la route de Berthier» pour se donner du rythme, de l'allant ou pour regarder les «marshmallows» brunir au-dessus de la braise. Compliquée aussi si l'on se souvient des gardiennes ou des tantes ou des marraines qui nous apprenaient «Tu danses bien Madeleine». Compliquée enfin quand on se met à replonger dans tous ces souvenirs qui se mêlent et s'entremêlent avec plus ou moins d'exactitudes et de concordance, mais qui gardent toujours un point commun: celui de moments heureux et charmants qui nous font souvenir qu'il existe une telle chose que le simple bonheur d'être.

C'est tout cela que Fabienne Thibault nous offre avec le premier disque des chants aimés paru il y a maintenant presque deux ans. C'est tout cela qu'elle nous propose avec le deuxième **Chants aimés**, deuxième de ce qui je l'es-

père sera une série, une série qui pourrait être fort longue et passionnante des «Greatest Hits» de l'abbé Gadbois et de ses cahiers de la bonne chanson, avec aussi d'autres titres qui tiennent de la chanson populaire d'époque, du folklore et du classique, au sens de «c'est un classique» de la chose.

Tradition orale

Il est important à mon sens que cette tradition, orale d'abord, soit préservée grâce aux moyens dont nous disposons aujourd'hui, pour que nous, parents, nous en souvenions encore. Pour que nos enfants les entendent et les apprennent. Qui d'entre vous se souvient encore des paroles de «La petite diligence»? Je vous avouerai bien franchement pour ma part qu'une fois les quatre premières lignes chantées je commence à faire des la-la-la et que j'aurais été bien incapable de vous dire que «il y avait un notaire, un curé et son bréviaire, une fille à marier, un monsieur très distingué». Mais maintenant que je vous le dis j'arrive presque à me rappeler de ce

qu'ils faisaient dans cette diligence... Allez... Un petit effort.

Lorsque j'ai rapporté le disque à la maison je l'ai donné à ma fille, lui disant qu'il y avait là-dessus des chansons que ma mère chantait quand j'avais son âge, quand j'avais huit ans. Plus tard dans la soirée, avant de se coucher pour la nuit, elle a enlevé le disque des Beatles qui était sur son Fischer-Price (autres temps, autres moeurs) pour écouter les «Chants aimés». Savez-vous quoi? Elle a aimé ça. Cela m'étonne sans m'étonner remarquez puisque ces chansons ont franchi les années, sinon les siècles. Mais tout de même, ce n'est certes pas du Michael Jackson.

Re-aimer ça

Pour toutes les raisons que vous savez et pour d'autres encore je me suis pris moi-même à aimer ça ou, pour mieux dire, à re-aimer ça. D'une part parce que cela me rappelle de bien beaux moments, mais aussi parce que cela m'en fait passer de bien beaux avec ma fille.

— Mais ça va trop vite la chan-

son de l'alouette n'aie pas peur de moi.

— C'est pas grave on va la remettre en suivant les paroles et quand on l'aura entendu et lu plusieurs fois, on va être capable de la chanter aussi vite qu'elle.

— O.K. On la remet tout de suite. Alouette n'aie pas peur de moi. Viens nnnn nnnnfrain joyeux. Alouette nnnntoi. Nn nnn nnnn nyeux.

— Tu vois ça s'en vient. Et puis un jour tu la sauras par coeur.

— Est-ce que je vais pouvoir le chanter au spectacle à l'école?

— Je ne sais pas ce que la maîtresse va vouloir faire pour le spectacle à l'école mais tu lui en parleras, elle va peut-être vouloir. En attendant on va éteindre puis tu réveras que tu fais un «one-girl show» O.K.?

— O.K.

CLIC!

— MMM MMMMM MMMMM
MMMMMM, MMM MMMMM
MMMMMM MMMMM. Bonne nuit
ma puce, dors bien.

— HHonne huui.



G. L.

LES P'TITS DERNIERS

Gérard Lambert

EVERLY BROTHERS

«EB 84»

Mercury SRM-1-4095

****½

Voilà plus de dix ans que les deux grands de l'histoire du rock ne s'étaient retrouvés en studio. Cela présageait de grandes choses. Et ces grandes choses sont arrivées. Avec ce disque, on les découvre capables de délices et de frissons subtils, de fabriquer le disque le plus séduisant, le plus riche et le plus raffiné de l'année, toutes catégories confondues. On peut commencer par signaler qu'il n'y a pas un moment faible dans ces dix chansons, chacune composée avec un soin et une modestie d'orfèvre. On n'en finirait pas de détailler les extraordinaires effets de vie qui animent ce disque. Chacune des chansons est emmêlée dans une texture, habitée par une respiration, coulée dans un espace particulier. Ce qui rend les Everly si forts, si prenants: ils ne sont pas un résultat, mais un désir, une aspiration. Quel beau retour!

SPANDAU BALLET

«Parade»

Chrysalis CHS 41473

*½

Alors quoi, ces nouveaux romantiques n'ont pas beaucoup d'âme. Ce disque est frigide et carré. Côté musique, rien de nouveau sous la grisaille. Je comprends pourquoi ni le postier ni le facteur n'ont jugé bon de voler ce disque-là. Est-ce la monotonie des thèmes, est-ce la longueur des morceaux, ou est-ce encore le fait que l'on connaisse trop les références? Ni assez déchirant et tragique pour faire pleurer, ni assez désinvolte pour faire sautiller, danser, tourner le rigodon. Leurs idées sont en désordre et ils ont la tête qui tourne. À force de tourner en rond, ils ont perdu la tête. Et ils entendent des voix. C'est jamais la leur.

SPECIAL AKA

«In the Studio»

Chrysalis CHS 41447

Enfin une surprise et une belle! Vous vous souvenez peut-être du groupe les Specials, spécialisé dans le ska. Voilà que l'âme du groupe, claviers et compositeur Jerry Dammers, continue pour un premier disque solo. Il a vraiment pris le temps de peaufiner cet album. Le mixage, tout particulièrement, a été l'objet de soins redoublés. La pêche est là même si les ardeurs ska ont été un peu mises au placard pour en venir à quelque chose de reggae, de plus subtil. Un disque en nuances, un monument de subtilité qui recèle des trésors. Des textes admirablement directs et pleins de mordant. Une rythmique en tension permanente, un beat tenace et irrésistible, des voix pleines de saveur. Je craque. D'ailleurs, je vais l'écouter de ce pas au lieu de perdre du temps à vous exprimer tout le bien que j'en pense...

DONNA SUMMER

«Cats without claws»

Geffen XGHS 24040

****½

Donna, pour moi, c'est la crème chantilly. Je trouve toujours ça bon. Vous voilà prévenus. Elle est une véritable chute du Niagara musicale. C'est une virtuose, c'est puissant comme une tornade blanche. Ce disque est parfaitement articulé et cultivé, intelligemment croisé-je devrais ajouter. Un album à vous couper le souffle, et sur le plan de la composition, de l'interprétation et de la production. Une vigueur exceptionnelle, une voix prenante qui rentre corps et âme dans un écrien d'arrangements sans pour autant la mécaniser. Pulsée par des musiciens affamés d'énergie, elle impose les qualités de la véritable femme d'action, calme réflexion, détermination, décision. Et quand s'ajoute à tout cela l'une des plus belles voix noires de la décennie, vous vous dites que vous ne pourrez pas passer pour un con plus longtemps.

POUR LIRE

Jean Basile



Art et non finito

Guy Robert

320 pages

Éditions France-Amérique

En s'attaquant au **non finito**, à ce qui n'est pas fini, Guy Robert s'est placé devant une rude tâche. En effet, le «fini» est un mythe et notre vie, ultimement, n'est qu'une ébauche. Il est vrai que l'auteur s'en tient à l'art et tel est le titre de son dernier ouvrage **L'art et non finito**, en fait une thèse de doctorat sans doute remaniée pour les besoins de la publication.

On a toujours reproché à Guy Robert d'être un polygraphe. Mais ce défaut est aussi une qualité et la preuve d'une curiosité insatiable, un besoin de connaître et de comprendre ce qu'est l'art en tant qu'expérience humaine. Cet ouvrage est, par excellence, celui d'un curieux, sorte de caverne aux merveilles où Ali Baba nous découvre ses trésors. Il faut donc le prendre comme une exploration, une sorte de voyage où s'agitent, comme des fantômes, les grands noms de l'art, que ce soit en peinture et en littérature, pourquoi pas en musique et en poésie.

De fait, la plus grande partie de ce livre est une longue et patiente compilation des artistes qui, pour une raison ou une autre, n'ont pas fini leurs oeuvres ou qui, par extension, se sont intéressés aux oeuvres rendues «non finies» par le temps, les ruines par exemple. C'est là que la culture de Guy Robert éclate et son sens, inné semble-t-il, de l'éclectisme. La liste serait longue s'il me fallait énumérer les grands noms qu'il évoque.

C'est quoi un artiste?

Mais ce regard d'ensemble, dans un sens si précieux, est également une limite car enfin il apparaît comme impossible de dire en quelques lignes, en quelques pages, ce qu'est un artiste. Par l'ampleur de son sujet (au vrai, une vue macroscopique), Guy Robert devra donc subir ce reproche d'un peu de légèreté et c'est notre droit de lecteur de nous demander pourquoi l'auteur n'a pas choisi d'illustrer sa thèse à partir d'un seul exemple choisi et traité en profondeur, plutôt que de s'autoriser ce survol où les cadavres des grands hommes de notre civilisation défilent en rang d'oignons. Trois petits tours et puis s'en vont, comme dans la chanson.

En réalité, il y a une raison dans le choix qu'a fait Guy Robert. Ce qu'il veut nous montrer, historiquement, c'est que le **non finito** est une attitude universelle dont le mobile secret est le désir et ce désir est utopie. L'artiste ne finit pas, non pas parce qu'il ne veut pas finir (par paresse ou par irritation), mais bien parce que l'oeuvre «non finie» représente pour lui un au-

delà, cet au-delà que toute son oeuvre cherche et qu'il ne peut pas exprimer dans une oeuvre dite «finie».

Le «flou», si cher à la recherche de Léonard de Vinci, est un meilleur support à notre rêve (on sait que le rêve est désir) et permet au lecteur de s'intégrer à la lecture, cette communication intime qui est le but de chaque artiste. Si l'on veut aller jusqu'au bout du raisonnement de Guy Robert, l'oeuvre d'art existe précisément parce qu'elle n'est pas finie. C'est naturellement une idée subversive car elle dénie toute consistance à l'oeuvre et à la vie.

Des erreurs

On ne peut s'empêcher, malgré tout, de relever, ici et là, quelques erreurs (c'est le danger de l'éclect-



tisme historique). Ainsi, il n'est pas dit que Nerval se soit suicidé, comme l'affirme Guy Robert. De même, la folie de Nietzsche n'est pas due à un quelconque survolage cérébral mais bien au ravage de la syphilis, si courante avant l'invention des antibiotiques. Plus étonnante est cette hargne que Guy Robert, en tant qu'esthéticien de l'art, manifeste à l'endroit des psychanalystes qui ont osé parler d'art selon les normes de leur discipline. Un coup de patte à Freud qui, comme on le sait, s'est intéressé à Léonard de Vinci. On expédie aux limbes du non-savoir Marie Bonaparte et quelques autres, au passage. Cela est d'autant plus curieux que Guy Robert lui-même, dans la dernière partie de son ouvrage, sa partie théorique, se voit forcé de pénétrer, en profane il est vrai, dans le domaine de la

psychanalyse, puisqu'il parle du désir et même exclusivement du désir, en somme, des pulsions.

Mais là, j'avoue que le discours me paraît confus. Il y a, somme toute, deux façons de concevoir l'art. Il est «inspiré» ou il est «expiré». Il vient de nous ou il vient d'ailleurs. «Inspiré», voilà qu'intervient la Muse et, au-delà de la Muse, l'idée d'une force supérieure qui est celle, ultimement, de Dieu, selon la forme qu'on veut bien lui donner. «Expiré», voilà qu'intervient notre désir et notre seul désir. À ces deux possibilités, il faut ajouter la troisième qui est un savant mélange des deux.

L'énigmatique désir

Malheureusement Guy Robert ne semble pas savoir très bien où il veut se situer, d'autant moins qu'il ne nomme pas le désir d'une façon précise. À première vue, il semble que Guy Robert n'est pas le fervent de ces théories qui imposent le désir comme désir sexuel et rien d'autre. Mais si le désir n'est pas sexuel, quel est-il? Il semblerait que pour l'auteur le désir soit toujours le désir absolu. Mais alors, que veut dire «absolu»? En fin de compte, on demande à tous critiques de choisir le niveau de sa métaphore. Ce que Guy Robert ne fait pas de telle sorte que son travail reste par trop horizontal, au détriment de la verticalité.

Je le répète: le sujet choisi par Guy Robert est si vaste qu'il recouvre finalement le projet humain. On ne peut donc lui en vouloir de n'aboutir qu'à des demies-vérités. D'ailleurs, l'auteur lui-même plaide pour le **non finito** de son propre travail. C'est qu'il a parfaitement conscience des limites que lui impose la dimension, assez réduite, d'une thèse.

Mais ce qu'il fait, il le fait avec dynamisme et pétulance. Pour Guy Robert, l'art n'est pas une chose morte, à classer dans un musée pour l'oublier tout aussitôt. L'art n'est pas une taxidermie mais un phénomène qui évolue toujours et bien après la mort de l'auteur, à chaque fois qu'un lecteur (ou un spectateur, etc...) s'approprie l'oeuvre. Guy Robert est l'un de ces lecteurs. Par là même, il participe à la connaissance en nous livrant les fruits de sa propre recherche. □

PARLER D'ICI

Philippe Barbaud



«ANIMAUSITÉS»

Tu vois, me dit un jour Brigitte, ma Mirza, elle au moins, elle me comprend.

Puis elle ajouta, l'air allusif et faussement ailleurs: «Et dire qu'il y a des linguistes pour prétendre que les animaux n'ont pas de langage...»

Et v'là, voilà qui est envoyé, que je me suis dit. Pouvais-je faire autrement que de me sentir visé par cette attaque imméritée de la part de Brigitte?

— Mais voyons Brigitte tu sais bien que le langage, c'est autre chose que les aboiements de Mirza!

— Qu'est-ce que tu en sais? Regarde comme elle nous observe. Je suis sûr qu'elle comprend ce qu'on dit. Elle sait qu'on parle d'elle.

— C'est probable. Elle a des oreilles, la Mirza. Elle a entendu son nom. Elle ne fait que réagir à un stimulus auditif.

— Quelle différence? Nous aussi nous réagissons au stimulus verbal de notre interlocuteur. Ni les hommes ni les animaux ne parlent tout seuls à voix haute pour rien. Mirza a un langage parce qu'elle se fait comprendre lorsque la situation l'exige.

Je sentis que c'était mal engagé, que Brigitte et moi n'étions pas sur la même longueur d'ondes, qu'on ne parlait pas le même langage. Je tentai une manoeuvre.

— Et d'abord, dis-moi ce que cela signifie pour toi, «avoir un langage» en parlant des animaux.

— Eh bien, ce n'est pas compliqué, tu sais. J'imagine que pour un animal, avoir un langage, c'est faire comme nous, c'est produire avec sa voix des sons qui veulent dire quelque chose pour les animaux de son espèce.

Finaude, la Brigitte... Mon malaise allait s'accroissant car sans être fausse, cette définition ne me convenait pas. Décidément, le langage de tous les jours se prête bien mal aux discussions sérieuses. Qu'est-ce que Brigitte avait en tête en disant «des sons qui veulent dire quelque chose»?

— D'accord, répondis-je, mais quand mon chat ronronne, ce n'est pas du langage, ça. Ça n'a pas de sens. Ça ne veut rien dire.

— Ça alors, s'exclama-t-elle, tu charries ou tu ne comprends rien. Un félin qui ronronne exprime sa satisfaction. C'est la même chose pour toi, quand tu bois un verre de vin. Tu dis «Mmmmm, que c'est bon.»

— Brigitte, (je commençai à m'exciter, je crois) tu dis n'importe quoi. Exprimer sa satisfaction au moyen d'un soupir ou d'un ronronnement, ce n'est pas du tout avoir un langage et c'est encore moins parler.

— Tiens, tiens. Voilà du nouveau, me lança-t-elle un peu belli-

queuse. Monsieur peut-il expliquer très simplement à madame ses profondes pensées pour que ma- puisse facilement accéder à sa science...

— Eh bien, tous les êtres vivants éprouvent des états affectifs: la peur, la joie, la colère, la faim, le désir sexuel, l'instinct de propriété ou du territoire et ainsi de suite. Tu es d'accord, n'est-ce pas? (Moué peu convaincue et oeil de travers: je passe...) Mais tu admettras que le répertoire des sons dont un animal dispose pour «exprimer» ces états affectifs reste à vrai dire toujours le même. Le même patron sonore est associé invariablement à un seul et même message. Si tu te fais mal, tu réagis d'abord en criant «aie» ou en lâchant un sacre. C'est la règle.

— Ça va, je comprends. Faut tout de même pas me prendre pour un enfant d'école.

— Je n'ai pas fini, Brigitte. Là où tu te trompes, c'est quand tu confonds les états affectifs de tout être vivant avec le «sens» comme tel. S'exprimer, effectivement parlant, ce n'est pas associer «du sens» à des sons de la voix. Le sens, c'est autre chose, tu comprends?

— Ouais, peut-être. Mais je te trouve pas mal compliqué avec tes subtilités.

— C'est possible, je te l'accorde. Mais si on veut approfondir le moindrement un sujet de conversation, il faut apporter les distinctions nécessaires, non?

— Correct, correct. Mais ce n'est pas plus clair dans mon esprit, tu sais.

— Ce que j'aimerais que tu comprennes, c'est que pour qu'il y ait véritablement «langage», il faut que les sons de ta voix contiennent un message qui ait du sens que tu interprètes, pas que tu «décodes», comprends-tu? Les animaux se décodent entre eux parce que leurs signaux ont toujours la même signification pour eux. Leur message n'est pas créateur ou constructeur de sens. Et ni la signification ni le message ne sont suffisants pour créer le langage. Il y a une grande différence entre le sens et la signification. La preuve, c'est que lorsque nous parlons, nous pouvons faire dire aux mots quelque chose de différent de ce qu'ils signifient réellement. Je peux construire un sens indépendant de la signification individuelle de chaque mot ou de chaque signe que j'utilise. Ça, c'est le langage.

— Eh bien, ce que je comprends maintenant avec tes explications, c'est que le langage est la source du mensonge. Les animaux, eux au moins, ne savent pas mentir, me lança-t-elle triomphante.

— Ah mais, le problème de la vérité...



AU LAC SUPÉRIEUR (mont Tremblant)

La fête des couleurs s'en vient

Les 5, 6 et 7 octobre prochains aura lieu au lac Supérieur dorénavant appelé «Village-Hospitalité», une incroyable fête des couleurs à laquelle tous les amoureux de la nature et de la beauté sous toutes ses formes sont conviés. Au menu: des performances (danse et musique) en plein air ainsi qu'une impressionnante exposition de peintures, gravures, dessins et sculptures exécutés par des finissants en arts plastiques de trois universités de Montréal (UQAM, CONCORDIA, U. de M.), et par de jeunes artistes faisant partie de différents regroupements communautaires, d'écoles ou d'organismes régionaux de formation artisti-

que (en tout: 250 exposants).

«Les auberges, la mairie, l'église et divers lieux publics de cette magnifique région des Laurentides, au pied du mont Tremblant, prêteront leurs murs et leurs salles afin d'accueillir toutes ces œuvres», dit Nicolas Paquin, organisateur de cette super-fête et exposant lui aussi. Ce sera l'occasion, continue-t-il, enthousiaste, de se détendre, d'admirer la région tout en encourageant nos jeunes artistes! S'il fait beau, bien entendu, les performances et les «installations» auront lieu dehors.»

Sculptures éphémères tirées de la nature

Il parlait «d'installations», et je

ne comprenais pas très bien de quel type de forme d'art il s'agissait... En guise d'explications, il m'amène voir ses étonnantes «sculptures éphémères». Lui-même en exposera les 5, 6 et 7 octobre.

C'est dans la nature que Nicolas Paquin va chercher les formes qui servent à créer ses œuvres qu'il nomme des «sculptures éphémères». Herbes de pampa, plantes, branches, terre et roches sont ses matériaux: terre glaise qu'il pétrit et façonne en corps d'homme ou de femme, plantes qui servent de chevelure, herbes de pampa et roches d'environnement naturel. Il dit affectionner particulièrement les herbes de pampa qu'il cueille le long des ruisseaux à l'automne.

«Mes constructions sont en étroit rapport avec la nature», dit-il. Il me montre une sculpture représentant une femme-oiseau perchée sur une tige d'herbe de pampa, les mains s'agrippant à une autre tige: «C'est une sauteuse», dit-il. Comme les oiseaux, elle se déplace en sautant... Cette sculpture raconte; en fait, ce qui serait arrivé si le cours de l'évolution avait été différent, si l'humain, sauteur, grimpeur, possédait un bec comme l'oiseau mais tout en étant dépourvu d'ailes cependant. Une sorte de mi-oiseau, mi-animal. J'ai essayé d'imaginer, continue Nicolas Paquin, quel genre d'architecture-habitation ces créatures à instinct d'oiseau auraient construites. J'ai aussi essayé d'imaginer une sorte d'appareil volant (fait de papier de riz) que ces hommes et femmes-oiseaux auraient construit pour se déplacer dans la nature.»

Les personnages de Paquin mesurent de 6 à 12 pouces de hauteur, tandis que la structure de leur environnement mesure de 6 à 8 pieds de hauteur. Il joue avec les proportions pour créer un effet visuel assez remarquable. On a en effet l'impression de voir évoluer ses personnages de terre dans un immense environnement. L'effet est saisissant! Fort originales aussi ces habitations faites de tissus trempés dans des barbotines (terre liquide) et qui, en séchant après avoir été cuites au raku (technique orientale de cuisson vive permettant à la pièce de s'oxyder) deviennent mordorées tout en prenant des formes étranges!

Nicolas Paquin m'a montré aussi sa «terre-mère», sculpture faite de terre (céramique) et agrémentée d'une abondante chevelure feuillue. Une petite merveille qu'il faut voir. «Cette sculpture représente, dit le jeune artiste, notre mère la terre, cette nature que nous sommes en train de détruire lentement. Sa tête est percée d'un trou servant à recueillir un pot logeant une plante verte.

Des stages de plein air

A Village-Hospitalité, on encourage les artistes et les profanes comme vous et moi à peindre en pleine nature, encadrés de moniteurs-artistes de la trempe de ce Nicolas Paquin. L'été dernier, au Centre d'accès à la nature de l'UQAM situé au lac Supérieur, les artistes et les apprentis travaillaient dehors presque toute la journée (quand il ne pleuvait pas, bien sûr). Des stages d'une durée d'une semaine chacun ont permis à un grand nombre de jeunes et d'adultes de s'exprimer par la peinture, le dessin ou la gravure. «L'été prochain, de dire Paquin, d'autres stages d'art visuel en nature auront lieu encore une fois, non seulement pour monsieur Tout-le-monde, mais également pour les enfants.» Chaque stage d'art visuel en nature coûte 170\$

(nourriture, logement et encadrement).

Il reste à souhaiter que d'autres bases de plein air, villages et auberges prendront l'initiative d'organiser de tels genres de stages. La nature permet à l'individu de s'exprimer tout en se gorgeant d'air pur et de beauté. Le cliché de l'artiste reconnu et de son chevalier qu'il transporte près d'un lac, d'une montagne ou d'une prairie est périmé: c'est désormais chacun d'entre nous qui a la possibilité d'aller gribouiller ses chefs-d'œuvre devant des paysages en continuelle transformation au fil des saisons.

Quant à la fête des couleurs des 5, 6 et 7 octobre, c'est, il me semble, une occasion à ne pas rater. L'hébergement aura lieu au Village-Hospitalité (auberge Le Nordais et La Boule). Pour vos réservations: (sans frais, 1-800-567-6716).



Un «éphémère», de Nicolas Paquin



Les cours d'art, en pleine nature

PHOTOGRAPHER

Antoine Desilets



Deux trous d'un coup!

Vous vous souvenez sans doute du temps des travaux de construction de notre UQAM à nous autres, à l'intérieur du quadrilatère Saint-Denis, Dorchester, Maisonneuve et Berri. Vous savez aussi que pour construire ce monument au savoir et à la culture, on avait décidé de faire disparaître un autre monument, l'église Saint-Jacques, dont le clocher a tout de même, in extrémis, échappé au massacre à la suite des pressions non équivoques qu'un groupe de citoyens en colère avaient exercées sur les divers niveaux de gouvernement. Un jour, je passais devant ce bel exemple de la clairvoyance de nos éducateurs en compagnie de ma compagne favorite (Jeanine) et de mon fils Denis lorsque j'ai eu l'idée de photographier le clocher à travers l'une des ouvertures ménagées dans le mur de béton qui entourait le chantier. Je songeai, par association d'idées, à cette caricature de je ne sais plus qui montrant un gars agrippé au rebord d'une fenêtre par les mains et le nez. Je demandai à Denis de prendre une position similaire, mais en donnant l'illusion que son corps est à l'horizontale... Pourquoi? Parce que voir mon fils dans cette attitude alors que le clocher demeure à la verticale risquait d'en faire capoter quelques-uns, dont vous êtes peut-être! En ce cas, rassurez-vous, le déséquilibre ne fut que momentané et la nature a vite repris le niveau que la majorité des gens considèrent comme la moyenne normale des choses quand elles sont à leur place! D'autant plus rapidement, que je m'en souviens, il m'a lancé à un moment donné d'un ton inquiet: «Achèves-tu, papa? Y a un gars avec un casque blanc qui commence à crier pas mal fort...» Faut dire que le compliqué de l'affaire avait été de lui faire sauter le mur... et que les aboiements du contremaître ont eu un effet décisif sur la vivacité avec laquelle fut menée l'opération de retour! Mais le plus beau, c'est que ses pieds, à l'instant du déclin, ne touchaient plus le sol. Faut le faire, non? Et c'est ainsi que j'ai «mis en boîte» un autre clocher du Québec, comme je l'ai fait pour des centaines d'autres sous des angles aussi bizarres qu'insolites, pour ne pas dire sadiques ou incongrus... ce qui fait que Tarzan est heureux! Pourquoi? Dites-le donc... Non mais, dites-le donc! On vous a jamais appris la politesse ou quoi? Demandez-t-on à un schizophrène le motif des actes dont il n'est pas responsable de par la nature même de sa maladie? Moi, voyez-vous, j'ai des yeux qui font des «fites» de nature schizophrénique à caractère occasionnel et dont la fréquence et l'intensité sont plus marquées à la pleine lune... ce qui pour autant ne fait pas de moi un incroyant. La preuve, c'est que je crois en vous, bien chers lecteurs et encore plus chères lectrices! Et bonnes photos tout le monde!



LA COIFFURE À PRIX RÉDUITS Action et réaction de la FADOQ...

Chatouilleuse comme une chatte, la FADOQ! (Fédération de l'Âge d'Or du Québec). Elle m'adresse une longue épître de cinq pages bien tassées au sujet de mon article du 18 août dernier. Je lui suggérerais d'aider Les Amicales 2e et 3e Âge de Montréal Inc., un nouveau groupement qui voudrait obtenir, pour nos aînés, des prix réduits dans les salons de coiffure.

Ce qui l'a piquée au vif, c'est la phrase suivante: «Pourquoi bouderait-elle cette initiative? Parce qu'elle ne vient pas d'elle? Je ne veux pas croire à une telle mesquinerie, à un tel repliement sur elle-même. «Me, myself and I» «Mes membres et moi...»

Dans sa lettre, la FADOQ énumère tout ce que les personnes âgées lui doivent. C'est énorme.

La FADOQ riposte

«Après cette nomenclature, écrit Mme Rita Cambron, agent de développement de la FADOQ, laissez sous-entendre, comme vous le faites, Madame, que la FADOQ est repliée sur elle-même n'est pas tout à fait exact. Nous convenons qu'il y a encore peu de dossiers conjoints. Cela tient, nous croyons, à un sentiment légitime en soi, d'identité et d'autonomie qui se rencontre également dans les milieux patronal, syndical et même politique.»

Je prends note de l'aveu: «...peu de dossiers conjoints». Et je veux bien comprendre que la FADOQ, comme tout organisme vivant, évolue... et dans le bon sens! Mais la raison me fait tiquer. La comparaison de son sentiment avec celui qu'on retrouve chez trop de syndicats et trop de patrons rejoint trop souvent un égoïsme antisocial.

Je préfère vous offrir le point de vue de la FADOQ quant aux prix de rabais demandés par Les Amicales. La FADOQ affirme qu'elle n'y est pas opposée. Mais elle préfère que ce genre de services personnels fasse «l'objet de négociations entre les parties à un niveau local. Par exemple, nous savons que nos dix-huit Conseils régionaux ont obtenu certains avantages et rabais auprès d'opticiens, de pharmaciens, en faveur des personnes âgées, c'est annoncé localement et de façon plus efficace à notre avis».

La coiffure

Elle rejette ma suggestion de

dresser une liste des salons à la grandeur de la province qui accepteraient d'accorder des rabais à leurs clients du 3e Âge. Elle soutient que cela irait à l'encontre «du principe d'éthique professionnelle et pourrait être perçu comme une publicité gratuite, un encouragement à aller à un salon plutôt qu'à un autre, sans que la FADOQ ait pu vérifier la qualité des services, etc.»

La FADOQ a peut-être raison. Mais elle a conclu des ententes avec une compagnie d'assurance-vie, n'est-ce pas de la publicité à une entreprise particulière? Elle répondra qu'elle peut vérifier la qualité des services offerts. Quand il s'agit de salons de coiffure, j'avoue que c'est plus difficile. Mais tous les clients de ces établissements, jeunes ou vieux, en sont au même point. Chacun retourne chez le coiffeur qui l'a satisfait. Il doit en faire l'expérience.

«Comment envisager qu'un organisme privé comme la FADOQ puisse s'ingérer à ce niveau?» Pourtant, les succès de la FADOQ prouvent bien qu'elle sait parler au gouvernement et autres organismes en cause puisque c'est elle qui a obtenu d'abord un rabattement des taxes scolaires pour les plus de 65 ans, mesure qu'a remplacée Logirente. Un programme qu'en union avec d'autres associations la FADOQ a tenté de faire améliorer, ces dernières années. Elle a aussi obtenu une réduction dans les transports en commun: avion, train, autobus, métro. On lui doit l'indexation des pensions; la gratuité des médicaments; le transport ambulancier gratuit; l'allocation au conjoint entre 60 et 65 ans, puis la prolongation de cette allocation à la suite du décès du conjoint pensionné; divers avantages dans les banques et caisses populaires; la rente du Québec protégée même si une personne continue de travailler après 65 ans, etc.

Une action admirable, continue, tenace. Pour laquelle je la félicite et la remercie de tout coeur. Son influence est énorme, ses responsabilités aussi.

Un point intéressant

Mme Cambron souligne que, dans le journal de la FADOQ, depuis plusieurs mois, l'Institut de l'art de la coiffure Inc. annonce un escompte de 20 p. cent pour l'Âge

d'Or. Et elle rappelle qu'il y a plusieurs années, on a attiré l'attention de la FADOQ sur le fait que les écoles de coiffure privées et aussi les classes de coiffure de nos polyvalentes offrent gratuitement leurs services.

Un responsable de ces cours de coiffure lui confiait qu'il existe malheureusement des préjugés et des craintes à l'endroit des services gratuits ou à rabais. «Pourtant, les professeurs qui supervisent le travail de leurs élèves sont assez intelligents pour surveiller les résultats et au besoin prévenir les imperfections ou faire les corrections nécessaires.»

La FADOQ reconnaît à ces travailleurs le droit d'être justement payés pour leurs services. C'est vrai.

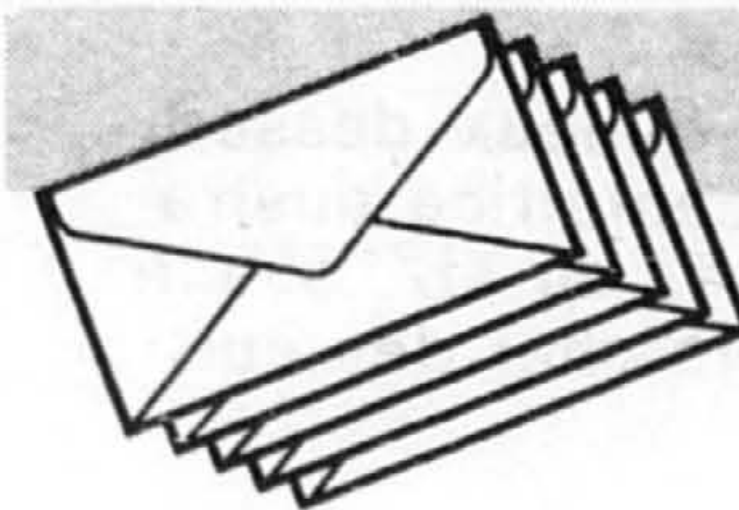
Mme Cambron conclut que «dans ce contexte, faire des pressions à ce propos nous apparaîtrait un peu déplacé». Il s'agit évidemment de l'initiative des Amicales. La FADOQ a droit à son opinion.

D'autres sentiers...

La FADOQ choisit de poursuivre sur d'autres sentiers l'amélioration de la qualité de vie des personnes âgées en difficulté. Je suis parfaitement d'accord avec cette action. On ne peut qu'applaudir quand on sait les gros problèmes auxquels elle compte s'attaquer: 1) L'amélioration des revenus des personnes âgées; 2) l'amélioration de l'habitation du 3e Âge. L'an dernier, la FADOQ a présenté au ministère de l'Habitation et de la Protection du consommateur des «réflexions sur l'épineux problème du logement pour les personnes âgées et a réclamé une politique globale de l'habitation qui remplacerait avantageusement plusieurs programmes supplétifs et fragmentaires, inefficaces à notre avis.»

Ce sont là de gros morceaux. Nul doute que d'autres associations s'uniront à la FADOQ dans ces luttes. Mon humble participation lui est acquise. Je la prie d'excuser les mots qui l'ont blessée et lui demande de bien vouloir accepter les quelques divergences d'opinion que je puis avoir avec elle sur des sujets mineurs.

Ce qui compte le plus, ce sont les efforts accomplis dans l'amour afin que les personnes âgées vivent pleinement ces années qui leur sont données, afin qu'elles goûtent à la joie...



On adresse le courrier à
Claire Dutrisac
La Presse — PLUS
44 ouest, rue Sainte-Antoine
Montréal, Qué. H2Y 1A2

Madame,

Depuis trop longtemps, je tarde à vous rendre mon témoignage d'appréciation envers le personnel du Centre d'Accueil Gouin, située au 4445, rue Henri-Bourassa, est. Lors de son décès, en février dernier, mon père y était un des bénéficiaires depuis environ quatre ans. Durant ces années, «ils» ont su lui rendre la vie un peu plus facile. Mais c'est lors de la fin qu'ils ont été extraordinaires!

Avec notre peu d'expérience dans ces circonstances, nous avons demandé qu'il soit transféré dans un hôpital. Les infirmières du centre ont préféré en prendre soin elles-mêmes. Il a été entouré de soins humains et compétents; quelles que soient nos heures de visites, toujours quelqu'un pour lui parler, assurer son confort. Et même, les derniers jours, alors qu'ils refusaient le bassin, avec le sourire, elles le conduisaient à la salle de bain où lui refaisaient une toilette, sans jamais le rendre mal à l'aise. Le tout était fait avec désintéressement, car mon père n'avait que la pension de vieillesse pour vivre.

La veille de son décès, nous avons remis à l'administration le chèque du mois de février; mon père est décédé le lendemain, 2 février. Alors, avec gentillesse, on nous a remis le montant, moins une journée.

Je pourrais continuer mais avec tout de ce que vous voyez lors de vos reportages, je crois que vous comprenez la qualité des soins qu'il a reçus. J'espère que d'autres centres prendront exemples sur eux.

Marielle R.

R. Voilà qui va redorer le blason des établissements à but lucratif, subventionnés. J'en suis heureuse pour ce type d'établissements, souvent très décriés. Votre exemple prouve au moins qu'il y a des exceptions, peut-être plus nombreuses qu'on ne le croient. Evidemment, l'ensemble des gens pensent plus à se plaindre qu'à remercier. Vous avez eu raison de le laisser là...

Une correspondante m'envoie copie d'une lettre adressée au directeur général d'un hôpital bien connu où sa mère fut hospitalisée vers le mi-novembre 1983, durant cinq semaines. Pour un diabète non diagnostiqué.

Au début de février 1984, elle récidive. Nouvelle hospitalisation. Sa mère habitant seule était devenue incapable de voir à ses propres besoins; en plus, elle a fait un accident cérébro-vasculaire. Dans les jours suivants, la famille demande son placement, pour des soins prolongés. C'était le 10 février.

La famille attendait toujours le résultat des démarches de la travailleuse sociale, Mme V., lorsque le 26 avril, l'infirmière-chef du dé-

partement et le médecin soignant décident qu'il faut «la sortir» ce jour-là. Ceci, sans consultation avec Mme V. Mme Y. E. écrit: «Le médecin m'a appelée à la maison, me disant qu'on avait trouvé un foyer (...) près de ses enfants, mais ne mentionne pas l'endroit. Croyant qu'il appelait de la part de la travailleuse sociale, je donne mon accord pour un hébergement en pavillon et il me dit que l'infirmière va me contacter pour la sortie. Entretemps, Mme V. me rejoint, me disant de me rendre à l'hôpital; j'y arrive vers 11 h 30 pour trouver le lit vide! J'apprends avec stupeur qu'on a installé ma mère dans une ambulance et qu'elle vient de partir pour St-H (ses effets personnels dans un grand sac à déchet vert), sans préavis, sans qu'elle sache où elle allait et sans qu'on attende que je l'accompagne.

«Je me suis rendue immédiatement à cet endroit pour trouver ma mère en crise. Ce pavillon n'est pas reconnu par le MAS (ministère des Affaires sociales); on y accueille des gens confus et il est situé beaucoup trop loin pour nous permettre d'apporter un support à notre mère, car nous sommes sept de ses enfants habitant Z.

«Je n'ai pas compris que des personnes responsables aient pu agir de la sorte. On a utilisé une ambulance inutilement et une heure après son arrivée à ce pavillon, elle était déjà repartie. Mais l'histoire ne s'arrête pas là.

«Le 26 mai 1984, nouvelle hospitalisation pour la même raison, car lorsqu'on l'a sortie en catastrophe, on ne lui avait pas donné son régime alimentaire et le médecin a oublié de lui prescrire des médicaments pour son diabète.»

R. La lettre fut écrite le 5 juin, au moment où cette patiente était retournée pour la troisième fois à l'hôpital en question. Ou je me trompe fort, ou il s'agit là d'un cas de «dumping» de la part du médecin. C'est parfaitement ignoble. La loi devrait défendre de placer une personne dans un établissement illicite. Et de façon aussi cavalière. Je note aussi l'indifférence (c'est un euphémisme) du médecin pour sa cliente. Il est si pressé de libérer son lit qu'il en oublie de prescrire diète et médicaments! Je crois que copie de cette lettre devrait être envoyée à la Corporation professionnelle des médecins, au Conseil régional de la santé et des services sociaux, et au Centre de services sociaux de votre région (car le mépris de la travailleuse sociale est ici manifeste).

J'ignore la suite de cette triste histoire, la correspondante ne m'a pas réécrit. Il serait intéressant de savoir qu'elle fut la réaction des autorités de l'hôpital au sujet de cette plainte... En plus, on voit ici que la notion d'équipe multidisciplinaire n'est qu'un vain mot...

PÊCHE MELBA : ce fameux dessert, dédié à la célèbre cantatrice autrichienne, fut créé à la fin du XIX^e siècle par Escoffier qui était alors chef des cuisines du Savoy de Londres.

CUISINER

Pol Martin



Oeufs au plat aux aubergines et deux histoires de pêches

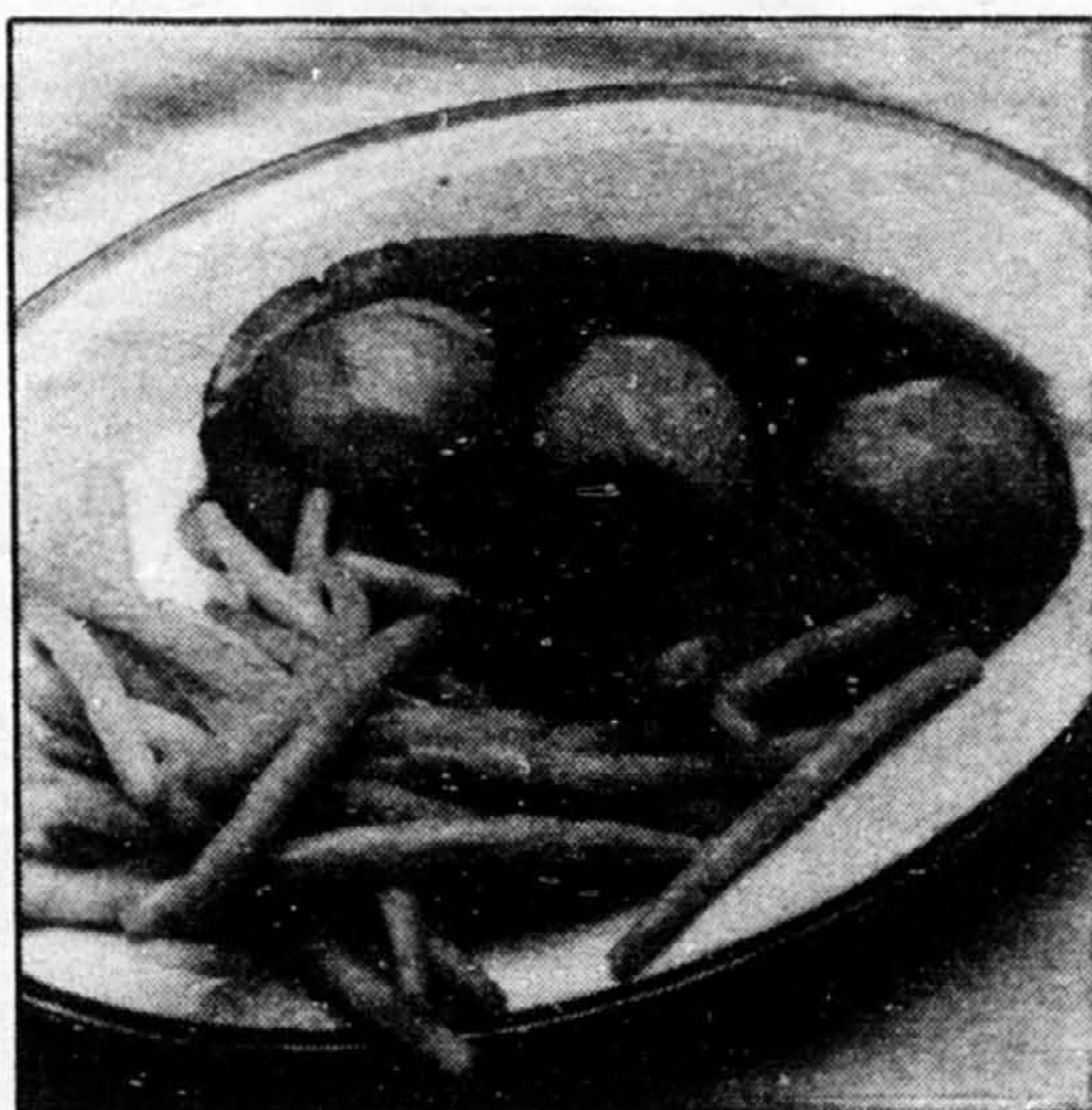
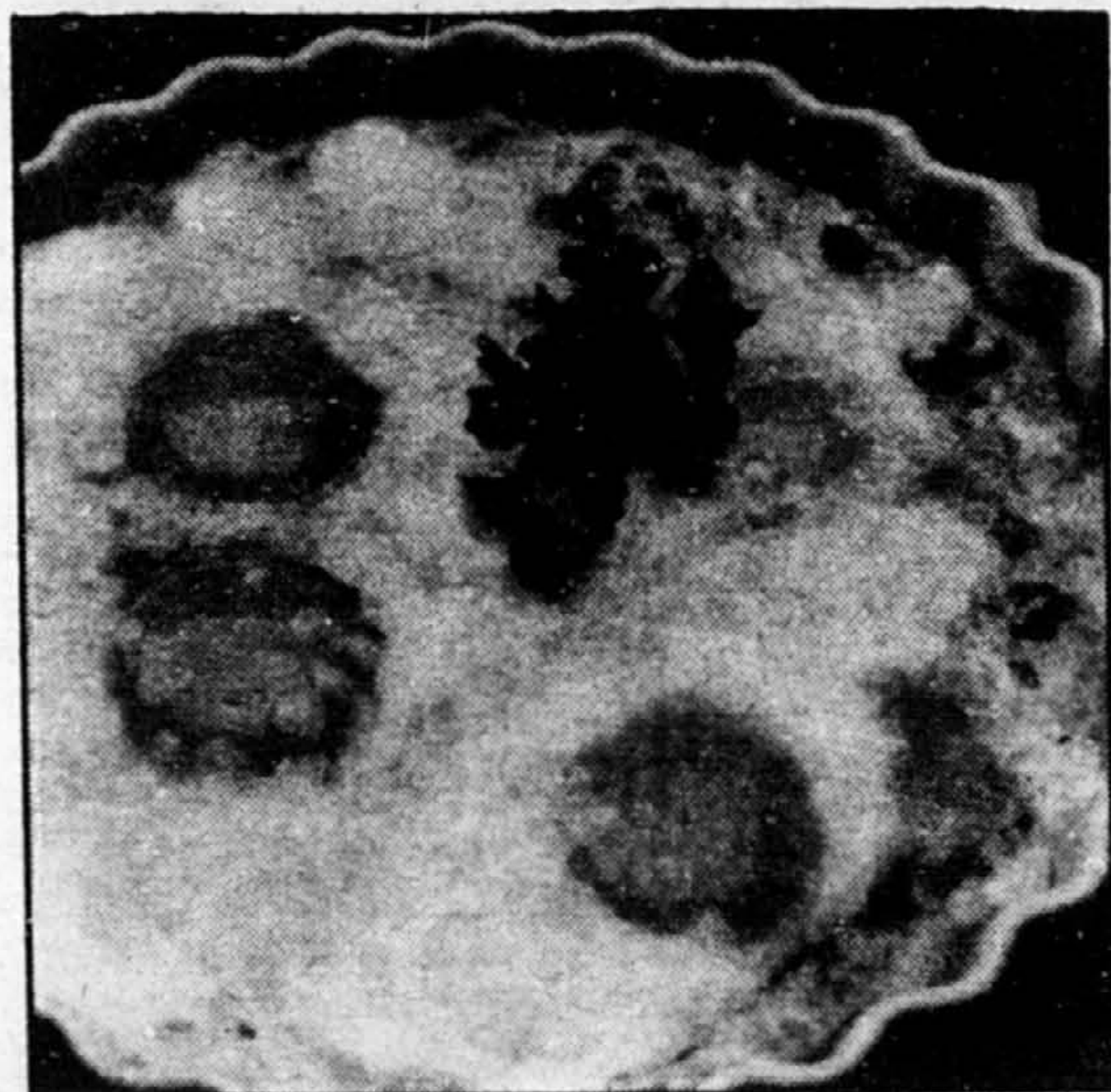
1. Oeufs au plat aux aubergines

(pour 4 personnes)

4	oeufs
30 mL	(2 c. à soupe) d'huile
½ mL	oignon haché
1	aubergine de grosseur moyenne, pelée et coupée en dés
2	tomates de grosseur moyenne, pelée et coupée
1	gousse d'ail, écrasée et hachée
15 mL	(1 c. à soupe) de persil haché
50 mL	(¼ tasse) de fromage mozzarella
	sel et poivre

Préchauffer le four à 190° C (375° F)

- 1) Faire chauffer l'huile dans une sauteuse à feu moyen. Ajouter les oignons; faire cuire 2 minutes.
- 2) Ajouter les aubergines. Poivrer généreusement. Couvrir et faire cuire à feu moyen 10 à 12 minutes.
- 3) Remuer le mélange de temps en temps.
- 4) Ajouter l'ail et les tomates. Saler; bien mélanger et faire cuire, sans couvrir, 4 à 5 minutes.
- 5) Ajouter le fromage; mélanger de nouveau. Verser le mélange dans un plat allant au four.
- 6) Casser les oeufs sur le mélange. Faire cuire au four 5 à 6 minutes.
- 7) Parsemer le tout de persil haché. Servir.



2. Steak de jambon aux pêches

(pour 4 personnes)

15 mL	(1 c. à soupe) d'huile
4	steaks de jambon cuit et fumé
5 mL	(1 c. à thé) de sauce soya
30 mL	(2 c. à soupe) de sirop d'érable
4	pêches, pelées et coupées en deux
375 mL	(1½ tasse) de bouillon de boeuf chaud
15 mL	(1 c. à soupe) de fécule de maïs
30 mL	(2 c. à soupe) d'eau froide
	sel et poivre

Préchauffer le four à 70° C (150° F)

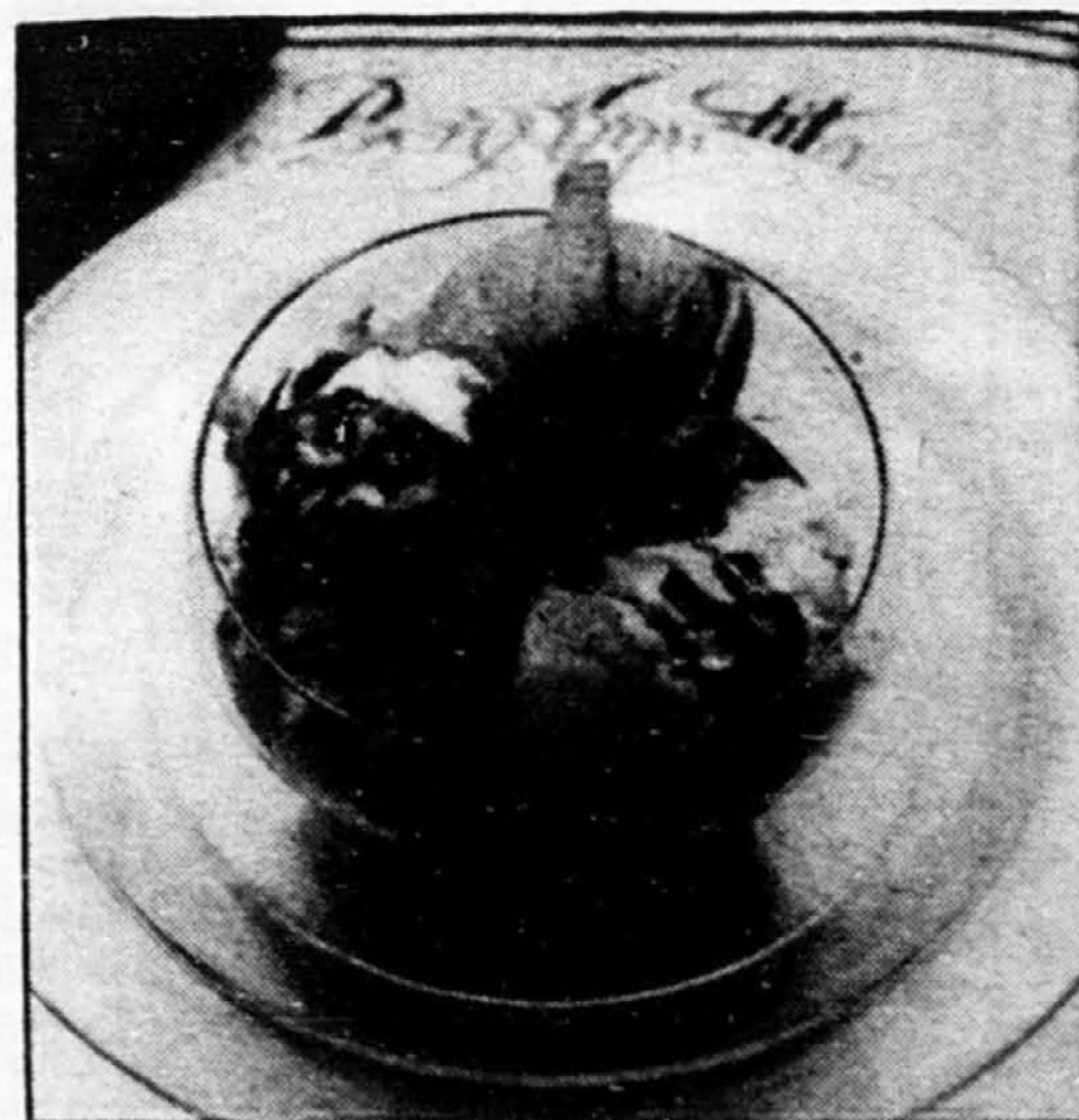
- 1) Badigeonner les steaks de jambon avec le sirop d'érable et la sauce soya.
- 2) Faire chauffer l'huile dans une poêle à frire. Ajouter les steaks de jambon; faire cuire 3 minutes de chaque côté.
- 3) Retirer les steaks de la poêle et les placer dans un plat de service. Tenir au chaud dans le four.
- 4) Verser le reste du sirop d'érable dans la poêle. Ajouter les pêches; faire cuire 2 minutes de chaque côté.
- 5) Ajouter le bouillon de boeuf; faire mijoter à feu doux 2 à 3 minutes.
- 6) Mélanger la fécule de maïs et l'eau froide. Incorporer le mélange à la sauce. Amener à ébullition et faire mijoter 2 à 3 minutes.
- 7) Napper les steaks de sauce. Garnir de pêches. Servir avec des légumes frais de saison.

3. Pêche Melba à ma façon

(pour 4 personnes)

3	pêches pelées et coupées en quartiers
45 mL	(3 c. à soupe) de sucre
1	chopine de fraises, lavées et équeutées
45 mL	(3 c. à soupe) de sirop d'érable
4 à 8	boules de crème glacée aux fraises
	crème fouettée pour la garniture

- 1) Mettre les pêches et le sucre dans une casserole. Couvrir et faire cuire 3 à 4 minutes. Laisser refroidir.
- 2) Mettre les fraises dans une casserole. Ajouter le sirop d'érable; faire cuire, sans couvercle, pendant 8 minutes.
- 3) Laisser les fraises refroidir. Verser le tout dans un blender et mettre en purée.
- 4) Mettre 30 mL (2 c. à soupe) de purée de fraises dans chaque cupe à dessert. Ajouter la crème glacée et recouvrir de purée de fraises.
- 5) Garnir avec les pêches et leur sirop. Décorer de crème glacée. Servir.



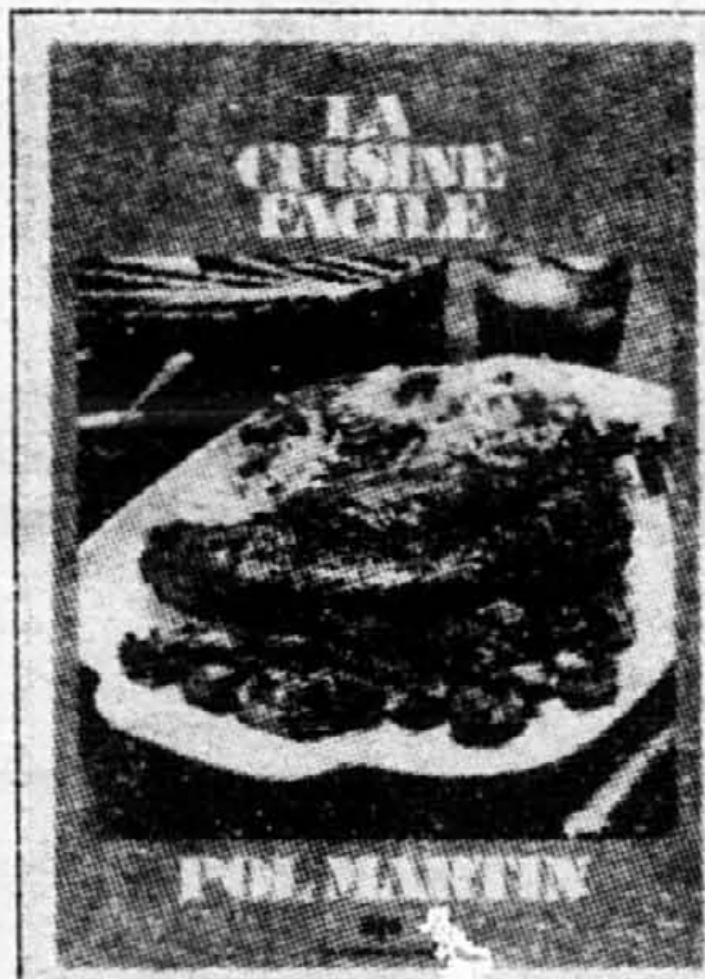
Les Éditions La Presse vous présentent leurs plus récents SUCCÈS



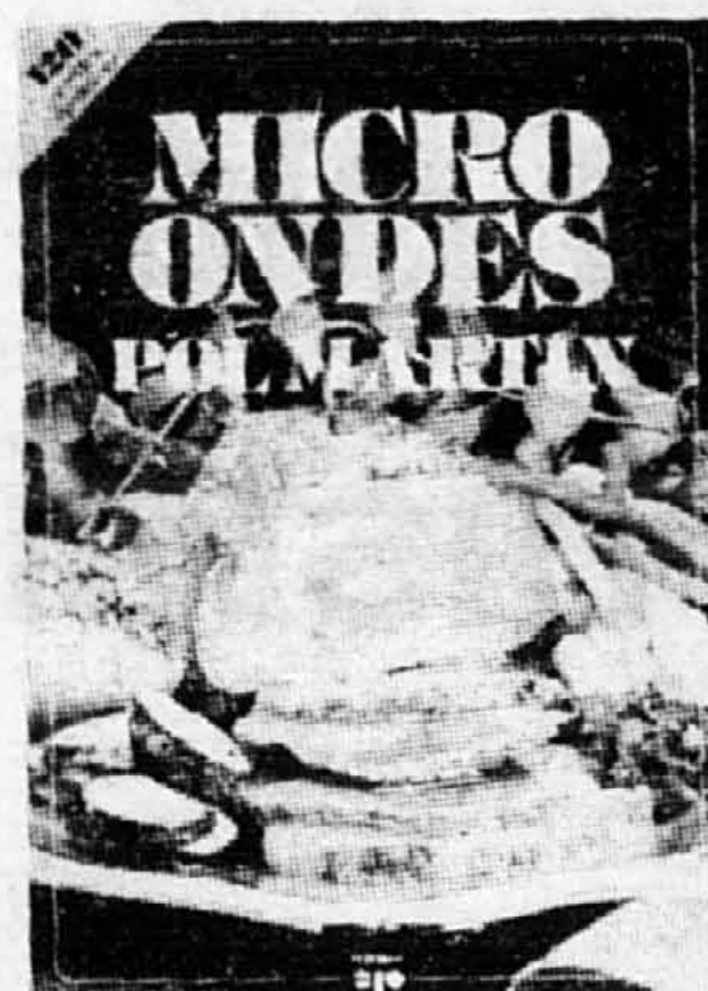
VIVRE MIEUX ET PLUS LONGTEMPS
par Durk Pearson et Sandy Shaw
Une méthode scientifique et pratique pour prolonger sa vie...
Il y a de la joie dans l'air d'aujourd'hui et de demain pour ceux qui ont décidé de vivre longtemps.
684 pages



LES SUPERSTARS DES AFFAIRES
La recette américaine du succès.
par Glenn Kaplan
Un document de première valeur pour qui désire comprendre ce que veulent dire, en cette fin de vingtième siècle, les mots TRAVAIL — AMBI-
TION — SUCCÈS.
424 pages



LA CUISINE FACILE
par Pol Martin
En quinze chapitres, il expose ses secrets de la préparation et les méthodes les plus faciles pour réaliser les plats les plus divers.
160 pages en couleurs / Couverture souple



MICRO-ONDES
par Pol Martin
En plus d'expliquer ce qu'est le four micro-on-
des et ce qu'il peut faire, Pol Martin détaille dans
ce nouvel ouvrage la préparation de 120 recettes
qu'il a toutes éprouvées lui-même.
156 pages, d'une élégante présentation /
Livre cartonné de luxe

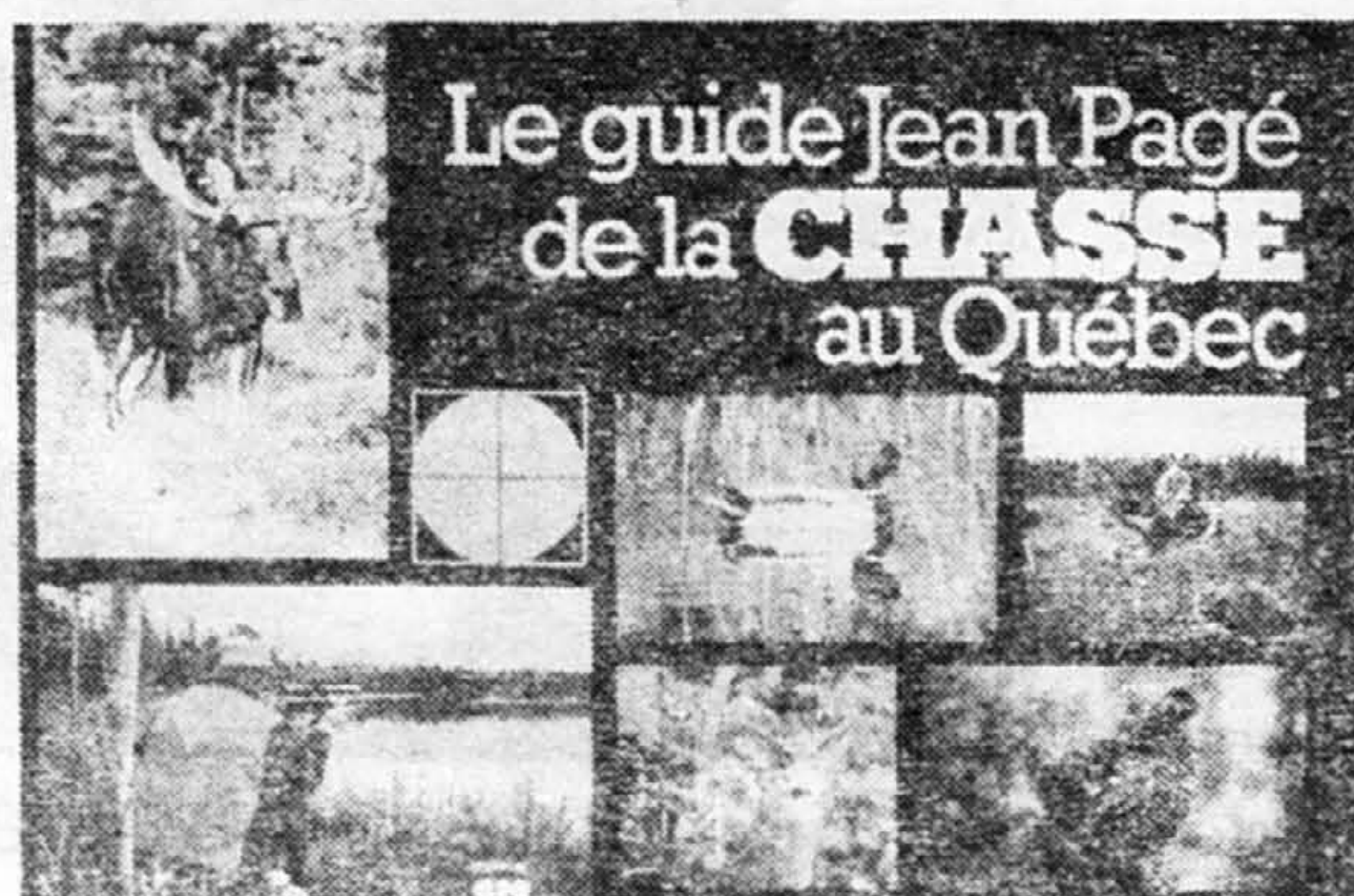


À LA TABLE DE SERGE BRUYÈRE
Un atout formidable et un enseignement
précieux pour toute personne qui s'intéresse à
la bonne cuisine.
Agrémenté de 16 photos couleurs, ce livre de
176 pages comprend plus de 115 recettes.



L'histoire de l'île la
plus étrange du
monde...
Nombreuses
illustrations dont
16 pages-couleurs
inédites.
192 pages

**Le paradis
retrouvé
ANTICOSTI**
par Donald Mackay



«LE GUIDE JEAN PAGÉ DE LA CHASSE AU QUÉBEC»

est agrémenté de
nombreuses photos et
dessins qui sauront
sûrement plaire à l'a-
mateur de chasse.

Cet ouvrage contient tout sur:
• le gibier que l'on trouve au Québec;
• l'équipement et la technique de chasse;
• la chasse à la sauvagine;
• la façon de conserver et d'apprêter le gibier;
• les sites de chasse.

EN PLUS! Nombreux
conseils pratiques et
renseignements gé-
néraux.
384 pages illustrées



SCANDALE À HOLLYWOOD

David McClintock
Voici l'histoire vécue, brillamment relatée, du
plus grand scandale et de la lutte pour le pouvoir
la plus amère de l'histoire de Hollywood. Plus de
cinq mois sur la liste des best-sellers aux
États-Unis.
512 pages

OFFRE SPÉCIALE AUX ABONNÉ(E)S DE LA PRESSE 20% DE RÉDUCTION

BON DE COMMANDE

Veillez me faire parvenir le(s) livre(s) indiqué(s) par
un crochet:

() Vivre mieux et plus longtemps (707)	19,95 \$	15,95 \$
() Les superstars des affaires (737)	24,95	19,95
() La cuisine facile de Pol Martin (592)	14,95	11,95
() Micro-ondes de Pol Martin (735)	19,95	15,95
() À la table de Serge Bruyère (757)	12,95	10,35
() Anticosti (622)	14,95	11,95
() Le guide Jean Pagé de la chasse au Québec (683)	14,95	11,95
() Scandale à Hollywood (712)	17,95	14,35

IMPORTANT: Joignez à cette commande un chèque
ou mandat payable aux Éditions La Presse. Vous
pouvez également utiliser votre carte de crédit
comme mode de paiement.

MCard ☐ no
VISA ☐ no
Numéro d'abonné(e) l.....

À retourner aux:

Éditions La Presse, Ltée
7, rue St-Jacques
Montréal (Québec) H2Y 1K9

**En vente
partout**

Nom.....

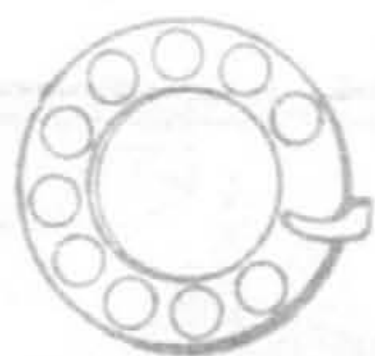
Adresse.....

Ville.....

Province..... Code postal.....

Tél..... TOTAL ci-joint.....

(plus 1 \$ pour
frais de poste et
manutention)



COMMANDEZ PAR TÉLÉPHONE

Service rapide et efficace
285-6984
Économisez temps et argent en commandant
vos livres des Éditions La Presse par
téléphone. Vous n'avez qu'à composer le
numéro 285-6984, donner votre numéro de
carte VISA ou MASTERCARD et le tour est
joué. Ce service vous est offert du lundi au
vendredi de 9h à 16h.
Prière de noter que les échanges et les
remboursements ne sont pas acceptés.

AEC Membre de
l'Association
des éditeurs
canadiens